

La Résistible Ascension d'Arturo Ui décrit les mécanismes qui font le lit des dictatures. Elle dénonce le réseau des compllicités et affirme que la tyrannie n'est pas une fatalité. Le pouvoir, telle est donc la grande question. Poussé en 1933 sur les routes de l'exil par l'avènement des nazis au pouvoir, Bertolt Brecht a eu très tôt l'idée d'écrire une satire sur Hitler et sa bande. En transposant les événements à Chicago parmi les gangsters, Brecht réussit une distanciation permettant d'appliquer son histoire à aujourd'hui.

Traduit de l'allemand par Hélène Mauler et René Zahnd

Bertolt Brecht, né en 1898 à Augsburg et mort en 1956 à Berlin, fut l'un des plus influents auteurs du XX^e siècle. Ses réflexions théoriques ont inspiré de nombreux dramaturges et metteurs en scène. Ses pièces – parmi elles, *La Vie de Galilée* et *Mère Courage* – restent d'une actualité brûlante et forment le fonds du théâtre contemporain. Tout son théâtre, ses journaux et également son œuvre poétique sont publiés à L'Arche.



ISBN : 978-2-85181-793-8

11,50 €

Bertolt Brecht

La Résistible Ascension d'Arturo Ui

Scène ouverte

LYCEE FRANCAIS ALEXANDRE YERSIN DE HANOI



La résistible ascension d'Arturo Ui - 62795

L'Arche

T
BRE
62795



Ce livre est publié par un éditeur indépendant.

Si vous désirez recevoir gratuitement notre catalogue
et être régulièrement informé de nos nouveautés,
n'hésitez pas à envoyer vos coordonnées à :

L'ARCHE Éditeur
86, rue Bonaparte
75006 Paris
newsletter@arche-editeur.com

La Résistible Ascension d'Arturo Ui, écrite en 1941 en Finlande, est une tentative de Bertolt Brecht pour expliquer au monde capitaliste l'ascension d'Adolf Hitler. L'idée en est plus ancienne : déjà en 1934, il propose aux éditions Allert de Lange à Amsterdam, l'éditeur des écrivains émigrés allemands, une satire sur l'ascension d'Hitler. Pendant ses années d'exil, il transforme la fable – surtout sous l'influence des romans et des films de gangsters américains –, et la situe dans le milieu capitaliste américain. Nous sommes à Chicago dans les années 1920. Le petit criminel des banlieues devient le grand chef des gangsters. Ce qui ne serait pas possible sans l'aide des politiques et leur connivence.

« *L'Arturo Ui* est une parabole, conçue dans le but de détruire le respect habituel et dangereux devant les grands tueurs. » La pièce, toujours selon Brecht, n'a pas l'intention de donner un récit exhaustif de la situation des années 1930 avec l'arrivée au pouvoir des nazis. La pièce vise, avant tout, les idées romantiques que se font « les petit-bourgeois et les prolétaires » du pouvoir.

Bien que Brecht ait incorporé dans sa pièce de nombreux éléments de l'Allemagne des années 1930, l'action et les personnages sont issus du crime organisé aux États-Unis. Les gangsters de Chicago et les marchands de choux-fleurs de Cicero représentent des acteurs politiques de l'époque mais cela va bien au-delà. Ainsi leurs mobiles deviennent identifiables et échangeables. Et les faits deviennent enfin mesurables.

Bertolt Brecht
La Résistible Ascension
d'Arturo Ui

*Traduit de l'allemand par
Hélène Mauler et René Zahnd*

ISBN : 978-2-85181-793-8

Titre original :

Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui

© 2014, Bertolt-Brecht-Erben

© 2012, L'Arche Éditeur

pour la version française

86, rue Bonaparte, 75006 Paris

Tous droits réservés

contact@arche-editeur.com

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de L'Arche est illicite et constitue une contrefaçon ; elle doit donc faire l'objet d'une demande préalable adressée à L'Arche.

Conception graphique de la couverture :
Susanne Gerhards



L'Arche

Collaboratrice : Margarete Steffin

PERSONNAGES :

FLAKE, CARUTHER, BUTCHER, MULBERRY, CLARK – *hommes d'affaires, chefs du Karfioltrust.*

SHEET, *propriétaire de la compagnie maritime.*

LE VIEUX DOGSBOROUGH.

LE JEUNE DOGSBOROUGH.

ARTURO UI, *chef des gangsters.*

ERNESTO ROMA, *son lieutenant.*

MANUELE GIRI, *gangster.*

GIUSEPPE GIVOLA, *marchand de fleurs et gangster.*

TED RAGG, *reporter au Star.*

GREENWOOL, *gangster et baryton.*

DOCKDAISY.

BOWL, *caissier chez Sheet.*

GOODWILL et GAFFLES, *deux messieurs de l'administration municipale.*

O'CASEY, *chargé d'enquête.*

UN COMÉDIEN.

HOOK, *marchand de légumes.*

L'ACCUSÉ FISH.

L'AVOCAT DE LA DÉFENSE.

LE JUGE.

LE MÉDECIN.

LE PROCUREUR.

UNE FEMME.

LE JEUNE INNA, *homme de confiance de Roma.*

UN PETIT HOMME.

IGNATIUS DULLFEET.

BETTY DULLFEET, *sa femme.*

LE DOMESTIQUE *de Dogsborough.*

DES GARDES DU CORPS.

DES PORTE-FLINGUES.

DES MARCHANDS DE LÉGUMES *de Chicago et Cicero.*

DES REPORTERS.

PROLOGUE

Honorable public, aujourd'hui nous présentons
– s'il vous plaît, un peu d'enthousiasme là au fond !
Et vous, mademoiselle, ôtez votre chapeau ! –
Des gangsters le grand, l'historique show !
Pour la toute première fois vous entendrez
SUR LE SCANDALE DES DOCKS LA VÉRITÉ !
Et puis nous vous dévoilerons vraiment
DU VIEUX DOGSBOROUGH LES AVEUX ET LE TESTAMENT !
PENDANT LA DÉPRESSION, LA RÉSISTIBLE ASCENSION D'ARTURO UI !
DE L'INCENDIE DES ENTREPÔTS LE PROCÈS POURRI !
LE MEURTRE DE DULLFEET ! LA JUSTICE DANS LE COMA !
GRABUGE CHEZ LES GANGSTERS : EXÉCUTION D'ERNESTO ROMA !
Pour finir le tableau final plein de brio :
DES GANGSTERS CONQUIÈRENT UNE BANLIEUE, CICERO !
Campés par nos artistes, vous verrez de vos yeux
De notre monde de gangsters les héros fameux.
Tous les anciens
Modèles des gamins
Pendus haut et court, exécutés
Défraîchis, mais pas encore effacés.
Cher public, la direction est au courant :
Il y a l'un ou l'autre sujet dérangeant
Qu'une certaine partie de ce cher public qui
Paie ne souhaite pas qu'on lui remette à l'esprit.
Aussi notre choix s'est-il porté à la fin
Sur une histoire qu'ici l'on ne connaît pas bien
Qui se déroule dans une ville très éloignée
Comme jamais il n'y en a eu ici par le passé.
Ainsi vous êtes sûr qu'aucun père
En chair et en os, ni beau-frère
Chez nous au théâtre ne fera
Quelque chose qu'il ne doit pas.
Mettez-vous bien à l'aise, très chère
Et savourez notre show des gangsters !

City. Apparition de cinq hommes d'affaires, les chefs du Karfiol-trust.

FLAKE.

Sale époque !

CLARK.

C'est comme si Chicago
Cette brave petite fille, allant acheter
Son lait le matin, avait découvert à sa poche
Un trou et cherchait à présent ses sous
Dans le caniveau.

CARUTHER.

Jeudi dernier
Ted Moon m'a invité avec environ quatre-vingts autres
À manger des pigeons pour ce lundi. Si vraiment
Nous y allons, peut-être que nous ne trouverons plus chez lui
Que le commissaire-priseur. Il faut aujourd'hui
Moins de temps pour passer de l'opulence à la misère
Que pour passer l'arme à gauche. Les cargos de légumes
Des Grands Lacs voguent comme ils l'ont toujours fait
Vers cette ville, mais déjà il n'y a plus le moindre
Acheteur à dégouter.

BUTCHER.

C'est comme si la nuit
Éclatait en plein midi !

MULBERRY.

Clive et Robber
Sont sous le marteau !

CLARK.

Wheeler, importateur de fruits –
Dans les affaires depuis Mathusalem – en faillite !
Les entrepôts Dick Havelock licencient !

CARUTHER.

Et où est Sheet ?

FLAKE.

Pas le temps de venir.
Il court de banque en banque.

CLARK.

Quoi ? Sheet aussi ?
En un mot : le commerce du chou-fleur
Dans cette ville, c'est fini.

BUTCHER.

Allons, Messieurs
Tête haute ! Qui n'est pas mort vit encore !

MULBERRY.

Ne pas être mort ne signifie pas : vivre.

BUTCHER.

Pourquoi broyer du noir ?
Le commerce alimentaire est au fond
Parfaitement sain. Il nourrit la ville de quatre
Millions d'habitants ! Alors crise ou pas crise :
La ville a besoin de légumes frais, et nous les fournissons !

CARUTHER.

Où en sont les magasins de légumes ?

MULBERRY.

Pourris.
Avec des clients qui achètent un demi-chou
Et encore, à crédit !

CLARK.

Le chou-fleur nous pourrit la vie.

FLAKE.

À propos, il y a un type qui attend dans le vestibule
– je le dis juste parce que c'est drôle – son nom est Ui...

CLARK.

Le gangster ?

FLAKE.

Oui, en personne. Il flaire la charogne
Et cherche aussitôt à entrer en affaires avec elle.
Son lieutenant, Monsieur Ernesto Roma, prétend
Pouvoir convaincre les magasins de légumes
Qu'acheter d'autres choux-fleurs que
Les nôtres, c'est malsain. Il promet
De doubler le chiffre d'affaires, car les marchands
D'après lui préfèrent encore acheter des choux-fleurs
Que des cercueils.

On rit jaune.

CARUTHER.

C'est une honte !

MULBERRY *rit à gorge déployée.*

Canons Thompson et grenades Mills ! Nouvelles
Idées commerciales ! Enfin du sang frais
Dans le chou-fleur ! Le bruit s'est répandu
Que nous dormons mal : Monsieur Arturo Ui
S'empresse d'offrir ses services !
Les gars, là il s'agit de choisir, c'est lui
Ou l'Armée du Salut. Quelle soupe est la meilleure ?

CLARK.

Je pense qu'elle serait plus chaude chez Ui.

CARUTHER.

Flanquez-le dehors !

MULBERRY.

Mais poliment ! Qui peut savoir

Ce qui va encore nous arriver !

Ils rient.

FLAKE, à *Butcher.*

Qu'en est-il

De Dogsborough et d'un prêt municipal ?

Aux autres.

Butcher et moi, nous avons mijoté quelque chose
Qui nous ferait traverser cette période morte

De manque d'argent. Notre idée directrice était
En deux mots : pourquoi ce ne serait pas la ville
À qui nous payons des impôts, qui nous sortirait
De la mouise grâce à un prêt, disons pour des quais
Que nous pourrions nous engager à construire.
Le vieux Dogsborough, avec l'influence qu'il a
Pourrait nous arranger ça. Que dit Dogsborough ?

BUTCHER.

Il refuse d'intervenir dans cette affaire.

FLAKE.

Il refuse ? Bon sang, il est le boss des élections
Dans les docks et ne veut rien faire pour nous ?

CARUTHER.

Depuis des lustres je raque pour son fonds électoral !

MULBERRY.

Putain, il tenait la cantine chez Sheet !
Avant d'entrer en politique, il mangeait
Le pain du trust ! Quelle ingratitude crasse ! Flake !
Qu'est-ce que je te disais ? Il n'y a plus de savoir-vivre !
Ce n'est pas qu'un manque d'argent ! C'est un manque de
[savoir-vivre !

Ils détalent en pestant du navire qui coule
L'ami devient ennemi, le valet ne reste plus valet
Et notre vieux tenancier de cantine tout sourire
Nous tourne le dos et nous bat froid.
Morale, où es-tu en temps de crise ?

CARUTHER.

Je n'aurais pas pensé ça de Dogsborough !

CLARK.

Comment il se justifie ?

BUTCHER.

Il dit que la requête pue.

FLAKE.

Comment ça, elle pue ? Construire des quais

Ça ne pue pas. Et ça signifie du travail
Et du pain pour des milliers !

BUTCHER.

Il doute, dit-il

Que nous construisions les quais.

FLAKE.

Quoi ? C'est honteux !

BUTCHER.

Que nous ne voulions pas les construire ?

FLAKE.

Non, qu'il doute !

CLARK.

Alors prenez-en un autre qui cogne assez pour faire
Passer le prêt.

MULBERRY.

Oui, il y en a d'autres !

BUTCHER.

Il y en a.

Mais aucun comme Dogsborough. Calmez-vous !
Cet homme est bon.

CLARK.

À quoi ?

BUTCHER.

Cet homme est honnête.

Et qui plus est : connu pour être honnête.

FLAKE.

Foutaises !

BUTCHER.

C'est très clair, il pense à sa réputation !

FLAKE.

Clair ?

Nous avons besoin d'un prêt de la ville.
Sa bonne réputation, c'est son affaire.

BUTCHER.

Son affaire ?

Je pense que c'est la nôtre. Un prêt
Sur lequel on ne pose pas de questions, seul
Un homme honnête peut l'obtenir, à qui personne
N'oserait demander des preuves et des justificatifs.
Et Dogsborough est un homme de ce genre. Ça colle !
Le vieux Dogsborough est notre prêt.
Pourquoi ? Ils croient en lui. Celui qui ne croit plus
En Dieu depuis longtemps croit encore en Dogsborough.
Le boursicoteur endurci, qui ne va pas chez l'avocat
Sans un avocat, s'il voyait le tablier
De Dogsborough abandonné sur le zinc
Il y planquerait vite fait son dernier cent.
Un quintal de droiture ! Quatre-vingts hivers
Qu'il a vécus, et pas une faiblesse chez lui !
Je vous le dis : un homme pareil vaut de l'or
Surtout quand on veut construire des quais
Et qu'on veut les construire un peu lentement.

FLAKE.

D'accord, Butcher, il vaut de l'or. Quand il se porte
Garant pour une affaire, elle est dans le sac.
Mais il ne se porte pas garant pour notre affaire !

CLARK.

Lui ! « La ville n'est pas une vache à lait ! »
Et « Tous pour la ville, la ville pour elle ! »
C'est abject. Aucun humour. Il change sans doute
Encore plus rarement d'avis que de chemise. La ville
Pour lui n'est pas en bois et en pierre, habitée par
Des gens avec d'autres gens qui se bagarrent pour
Un peu de nourriture, mais elle est en papier
Et biblique. Je n'ai jamais pu le supporter.
Cet homme n'a jamais été de cœur avec nous ! Que
Lui importe le chou-fleur ! Et les transports !
Pour lui, les légumes de cette ville peuvent bien

Pourrir ! Il ne lèvera pas le petit doigt ! Dix-neuf ans
Qu'il ramasse notre argent dans son fonds électoral.
Ou bien vingt ? Et pendant tout ce temps
Il n'a vu de chou-fleur que dans un plat ! Et
N'a jamais mis les pieds dans un seul entrepôt.

BUTCHER.

Bien dit.

CLARK.

Qu'il aille au diable !

BUTCHER.

Non, pas au diable !

Qu'il vienne avec nous !

FLAKE.

Comment ça ? Clark dit clairement

Que cet homme nous rejette froidement.

BUTCHER.

Mais Clark dit

Aussi clairement pourquoi.

CLARK.

Cet homme ne comprend rien à rien !

BUTCHER.

C'est ça ! Ce qui lui manque ? Savoir. Dogsborough
Ne sait pas comment on se sent dans notre peau.
La question est donc : comment faire entrer Dogsborough
Dans notre peau ? Que devons-nous faire de lui ?
Nous devons l'éduquer ! C'est dommage pour cet homme !
J'ai un petit plan. Écoutez ce que je vous conseille !

Un panneau apparaît.

« 1929-1932. LA CRISE MONDIALE MALMENAIT L'ALLE-
MAGNE AVEC UNE EXTRÊME VIOLENCE. AU SUMMUM DE LA
CRISE LES JUNKERS PRUSSIENS TENTÈRENT DE DÉCROCHER
DES EMPRUNTS D'ÉTAT, LONGTEMPS SANS SUCCÈS. »

1A

Devant la bourse de commerce. Flake et Sheet en discussion.

SHEET.

J'ai couru de Ponce à Pilate. Ponce
Était en voyage, Pilate était dans son bain.
On ne voit plus que les talons de ses amis !
Le frère, avant de rencontrer son frère
S'achète de vieilles bottes chez le brocanteur
Juste pour éviter de se faire taper ! De vieux
Copains ont si peur l'un de l'autre que devant
L'hôtel de ville ils s'interpellent avec des faux noms !
La ville entière a les poches cousues.

FLAKE.

Qu'en est-il de ma proposition ?

SHEET.

De vendre ?

Je refuse. Vous voulez le souper au prix
Du pourboire et en plus qu'on dise merci pour le pourboire !
Je préfère ne pas dire ce que je pense de vous.

FLAKE.

Tu n'obtiendras plus nulle part.

SHEET.

Et de mes amis

Je n'obtiendrai pas plus qu'ailleurs, je sais.

FLAKE.

L'argent est cher de nos jours.

SHEET.

Plus que cher

Pour celui qui en a besoin. Et qu'on en a besoin
Personne ne le sait mieux qu'un ami.

FLAKE.

Tu ne peux

Pas garder la compagnie maritime.

SHEET.

Et tu le sais

J'ai en plus une femme que peut-être
Je ne pourrai pas garder non plus.

FLAKE.

Si tu vends...

SHEET.

C'est un an de gagné. J'aimerais juste savoir
Pourquoi vous voulez ma compagnie.

FLAKE.

Qu'au trust

Nous pourrions vouloir t'aider, ça
Ça ne t'a pas traversé l'esprit ?

SHEET.

Non. Je n'y ai pas pensé

Où avais-je la tête ? Pour ne pas penser
Que vous pourriez vouloir m'aider et pas juste
M'extorquer ce que j'ai !

FLAKE.

L'amertume

Contre le monde entier ne te tire pas du boubier.

SHEET.

Mais au moins elle n'attire pas la boue, cher Flake !
*Passent avec nonchalance trois hommes, le gangster Arturo Ui,
son lieutenant Ernesto Roma et un garde du corps. Ui toise Flake
en passant comme s'il s'attendait à être interpellé, et Roma se re-
tourne sur lui avec un air méchant en s'éloignant.*

Qui est-ce ?

FLAKE.

Arturo Ui, le gangster. – Et si

Tu nous la vendais à nous ?

SHEET.

Il semblait avoir très envie

De te parler.

FLAKE, avec un rire contrarié.

Sûr. Il nous poursuit

De ses offres pour écouler nos choux-fleurs
À coups de Browning. Des types
Comme ce Ui, il y en a beaucoup maintenant.
Ça se répand sur la ville comme une lèpre
Qui lui ronge les doigts et le bras et l'épaule.
D'où ça sort, personne ne sait. Chacun imagine
Que ça sort d'un trou profond. Ces vols
Raps, pressions, terreurs, menaces et meurtres
Ces « Haut les mains ! » et « Sauve qui peut ! »
Il faudrait cautériser.

SHEET, le regardant d'un œil perçant.

Vite. Car c'est contagieux.

Arrière-salle de l'auberge de Dogsborough. Dogsborough et son fils lavent des verres. Apparition de Butcher et Flake.

DOGSBOROUGH.

Vous venez pour rien ! Je ne marche pas ! Elle pue
Votre requête, elle pue comme un poisson pourri.

LE JEUNE DOGSBOROUGH.

Mon père la rejette.

BUTCHER.

Oublie-la, vieux !

Nous demandons. Tu dis non. Bon, alors c'est non.

DOGSBOROUGH.

Ça pue. Je connais ce genre de quais.
Je ne marche pas.

LE JEUNE DOGSBOROUGH.

Père ne marche pas.

BUTCHER.

Bon, oublie.

DOGSBOROUGH.

Je n'ai pas aimé vous trouver sur ma route. La ville
N'est pas une vache à lait que chacun peut traire
À son profit. Et puis bon sang, il va
Très bien, votre commerce.

BUTCHER.

Qu'est-ce que je dis, Flake ?

Vous broyez trop du noir ?

DOGSBOROUGH.

Broyer du noir, c'est trahir.

Vous vous poignardez vous-mêmes dans le dos, les gars.
Regardez, vous vendez quoi ? Du chou-fleur. C'est
Pareil que la viande et le pain. Et l'homme a besoin
De viande et de pain et de légumes. Un steak sans oignons

Du mouton sans haricots, et le client
Je ne le revois jamais ! Tel ou tel est
Un peu juste en ce moment. Il hésite
Avant d'acheter un nouveau costume.

Mais que cette ville, saine comme elle l'a toujours été
Ne trouve plus dix cents pour des légumes
Rien à craindre. Tête haute, les gars ! Non ?

FLAKE.

Ça fait du bien de t'écouter, Dogsborough.

Ça donne du courage pour se battre.

BUTCHER.

Je trouve presque comique

Qu'on te voie, toi, Dogsborough, si confiant
Et si ferme à propos du chou-fleur. Car, pour parler
Franc, nous ne venons pas sans arrière-pensée.
Non, pas celle-là, elle est réglée, vieux.
N'aie pas peur. C'est plus agréable que ça.
Nous l'espérons tout au moins. Dogsborough
Le trust a constaté que, là en juin
Vingt ans sont passés depuis que tu nous as quittés
Pour te consacrer au bien-être de la ville
Toi que de mémoire d'homme nous avons
Connu cantinier dans l'une de nos entreprises.
Sans toi la ville ne serait pas ce qu'elle est.
Et comme la ville, le Karfioltrust ne
Serait pas ce qu'il est. Je me réjouis que tu le
Qualifies de fondamentalement sain. Car nous avons
Décidé hier, à l'occasion de cet anniversaire
Disons pour preuve de notre haute estime
Et pour montrer que par le cœur nous nous sentons
Toujours d'une certaine façon associés à toi
De te proposer pour vingt mille dollars la majorité
Des actions de la compagnie de Sheet.
Ce n'est même pas la moitié de sa valeur.

Il pose un paquet d'actions sur la table.

DOGSBOROUGH.

Butcher, ça veut dire quoi ?

BUTCHER.

Dogsborough, disons-le :

Le Karfioltrust ne compte pas des âmes
Particulièrement sensibles dans ses rangs, mais
Quand, à notre, oui, stupide demande de prêt
Nous avons hier entendu ta réponse
Honnête et droite, vraiment catégorique
Le vieux Dogsborough tout craché
Certains d'entre nous, ça me coûte de le dire
Ont eu la larme à l'œil. « Eh bien, a dit quelqu'un
– Sois tranquille, Flake, je ne dirai pas qui – nous
Nous sommes mis dans de beaux draps ! »
Il y a eu un petit silence, Dogsborough.

DOGSBOROUGH.

Butcher et Flake, qu'est-ce que ça cache ?

BUTCHER.

Qu'est-ce

Que ça peut bien cacher ? C'est une proposition !

FLAKE.

Et ça fait plaisir de la transmettre. Tu es
Là, l'archétype du citoyen honnête
Dans ton bistrot, et tu ne laves pas que des verres
Non, nos âmes aussi ! Et avec ça tu n'es pas
Plus riche que l'est peut-être ton client. C'est touchant.

DOGSBOROUGH.

Je ne sais pas quoi dire.

BUTCHER.

Ne dis rien.

Empoche le paquet ! Car un homme honnête peut
En avoir besoin, non ? Bon sang, ce n'est pas souvent
Que le wagon doré passe sur la voie de l'honnêteté, non ?
Oui, et ton garçon, là : on dit qu'un bon patronyme
Vaut mieux qu'un bon compte en banque.

Mais il ne crachera pas dessus. Ramasse-le !
J'espère, tu ne vas pas nous passer un savon pour ça !

DOGSBOROUGH.

La compagnie de Sheet !

FLAKE.

Tu peux la voir d'ici.

DOGSBOROUGH, *à la fenêtre.*

Vingt ans que je la vois.

FLAKE.

Nous y avons pensé.

DOGSBOROUGH.

Et que va faire Sheet ?

FLAKE.

Il se met au commerce de bière.

BUTCHER.

Marché conclu ?

DOGSBOROUGH.

Bon, tout ça est bien joli
D'avoir un coup de déprime, mais des bateaux
On ne les brade pas pour rien.

FLAKE.

Pas faux.

Possible que les vingt mille tomberaient
Aussi à pic pour nous, maintenant que ce prêt
A capoté.

BUTCHER.

Et que là, maintenant, nous ne sommes
Pas chauds pour proposer nos actions sur le marché...

DOGSBOROUGH.

Déjà plus crédible. Ce ne serait pas une mauvaise affaire.
S'il n'y a pas quand même quelques conditions
Particulières liées à ça...

FLAKE.

Aucune.

DOGSBOROUGH.

Pour vingt mille vous dites ?

FLAKE.

C'est trop ?

DOGSBOROUGH.

Non, non. Ce serait cette même compagnie

Où je n'étais qu'un petit cantinier. S'il

N'y a pas anguille sous roche...

Vous avez vraiment renoncé au prêt ?

FLAKE.

Complètement.

DOGSBOROUGH.

Faudrait presque y réfléchir. Hein, mon garçon

Pour toi ce serait bien ! Je pensais que vous étiez

En rogne. Et vous arrivez avec une offre pareille !

Là tu vois, mon garçon, l'honnêteté aussi

Parfois rapporte. C'est comme vous dites : le garçon

N'aura, quand je partirai, pas beaucoup plus que

Son nom en héritage, et si souvent j'ai vu commettre

Le mal par misère.

BUTCHER.

Quel poids en moins sur notre cœur

Si tu acceptais. Parce qu'alors entre nous

Il n'y aurait plus rien de cet arrière-goût, tu sais

De notre stupide requête ! Et nous pourrions

Dans le futur écouter tes conseils

Pour que de façon droite, honnête

Le business surmonte la période morte, car

Alors toi aussi tu serais un Karfiolman. Pas vrai ?

Dogsborough lui saisit la main.

DOGSBOROUGH.

Butcher et Flake, je prends.

LE JEUNE DOGSBOROUGH.

Mon père prend.

Un panneau apparaît.

« POUR INTÉRESSER LE PRÉSIDENT DU REICH HINDENBURG
AUX MALHEURS DES PROPRIÉTAIRES TERRIENS, ILS LUI OF-
FRIRENT UNE PROPRIÉTÉ À TITRE HONORIFIQUE. »

Bureau des paris de la 122^e Rue. Arturo Ui et son lieutenant Ernesto Roma, accompagnés des gardes du corps, écoutent les résultats des courses à la radio. À côté de Roma, Dockdaisy.

ROMA.

Je voudrais, Arturo, que tu te libères
De cette humeur de tristesse brune et
De rêverie inactive dont toute la ville
Parle déjà.

Ui, amer.

Qui parle ? Personne ne parle plus de moi.
La ville est sans mémoire. Ah, que la gloire ici
A la vie courte. Deux mois sans meurtre et
L'on est oublié.

Il survole les journaux.

Si le Mauser se tait, la presse
Se tait. Même quand je fournis les meurtres
Je ne suis jamais sûr qu'il y aura un article.
Car l'acte ne compte pas, mais juste l'influence.
Et elle, elle dépend de mon compte en banque.
Bref c'en est au point que parfois je suis tenté
De tout envoyer promener.

ROMA.

Chez
Nos gars aussi le manque de cash se fait
Méchamment sentir. Le moral baisse.
L'inaction me les bousille. Quand un homme
Ne tire que sur des cartes à jouer, il dépérit. Je n'ai
Même plus envie d'aller au quartier général, Arturo.
Ils me font de la peine. Mon « Demain on y va »
Me reste coincé dans la gorge quand je vois leurs regards.
Ton plan de racket de légumes était
Si prometteur. Pourquoi ne pas commencer ?

Ui.

Pas maintenant. Non, pas par le bas. C'est trop tôt.

ROMA.

« Trop tôt », tu rigoles ! Depuis que le trust t'a remballé
Tu restes là, quatre mois déjà, à ne rien faire
Et tu gamberges. Des plans ! Des plans ! De molles
Tentatives ! La visite au trust t'a cassé
Les reins ! Et le petit incident
À la banque Harper avec ce policier
Tu en claques encore des dents !

Ui.

Mais ils ont tiré !

ROMA.

Juste en l'air ! C'était illégal !

Ui.

À

Un cheveu, deux témoins près, je serais
En cabane maintenant. Et ce juge ! Pas
Deux ronds de sympathie !

ROMA.

Pour des magasins de légumes
Aucune police ne tire. Elle tire pour les banques.
Écoute un peu, Arturo, on commence par
La onzième Rue ! Vitrites défoncées
Pétrole sur le chou-fleur, le mobilier haché
En petit bois ! Et on continue le boulot
En descendant jusqu'à la septième Rue. Un
Ou deux jours plus tard Manuele Giri débarque
Ceillet à la boutonnière dans les magasins et
Offre protection. Dix pour cent du business.

Ui.

Non.

D'abord j'ai besoin moi de protection. Je dois
Être protégé contre la police et le juge avant de
Pouvoir protéger les autres. Ça doit venir par le haut.

Sombre.

Si je n'ai pas le juge dans ma poche
Parce que j'ai glissé quelque chose dans la sienne
Je suis vraiment impuissant. N'importe quel petit flic
Me mettra, si je braque une banque, une balle dans la peau.

ROMA.

Ne nous reste que le plan de Givola. Il a le pif
Pour flairer la merde et s'il dit que le Karfioltrust
Sent « le pourri à plein nez », il doit y avoir du vrai. Et
On a pas mal jaser quand la ville, paraît-il
Sur recommandation de Dogsborough, à l'époque
A donné le prêt. Depuis on raconte tout
Et n'importe quoi sur une chose qui ne serait pas
Construite et qui en fait devrait l'être.
Mais d'un autre côté Dogsborough était pour
Et pourquoi le vieil enfant de chœur
Serait-il pour quelque chose, si ça pue ?
Mais voilà Ragg du *Star*. Ces histoires
Personne ne les connaît mieux que Ragg. Hé ! Salut, Ted !

RAGG, *un peu éméché.*

Salut, vous ! Salut, Roma ! Salut, Ui !
Quoi de neuf à Capoue ?

Ui.

De quoi il parle ?

RAGG.

Oh

Rien de spécial, Ui. C'était un petit bled
Où autrefois une grande armée a sombré. Farniente
Dolce vita, manque d'exercice.

Ui.

Va au diable !

ROMA, *à Ragg.*

Pas de bagarre ! Parle-nous un peu de ce prêt
Pour le Karfioltrust, Ted !

RAGG.

En quoi ça vous regarde ?

Vous vendez du chou-fleur à présent ? J'y suis ! Vous
Voulez aussi un prêt de la ville. Demandez à Dogsborough !
Le vieux l'imposera à la cravache.

Il imite le vieux :

« Faut-il qu'une branche commerciale
Fondamentalement saine, mais provisoirement menacée
De sécheresse, meure ? » Pas un œil ne reste
Sec à l'administration municipale. Chacun se sent solidaire
Du chou-fleur comme si c'était une part de lui-même.
Ah, mais avec le Browning on ne sent rien, Arturo !

Les autres clients rient.

ROMA.

Ne l'agace pas, Ted, il n'est pas d'humeur.

RAGG.

Je peux imaginer. Givola, dit-on, est déjà allé
Voir Capone pour du travail.

DOCKDAISY, *très saoule.*

Mensonge !

Giuseppe, tu le laisses en dehors du jeu !

RAGG.

Dockdaisy !

Toujours la sous-maîtresse de Givola Courtepatte ?

Il la présente.

La quatrième sous-maîtresse du troisième sous-lieutenant
D'une

Il désigne Ui.

Étoile de second rang qui décline vite !

Ô triste sort !

DOCKDAISY.

Fermez-lui sa sale gueule, vous !

RAGG.

La postérité ne tresse pas de lauriers au gangster !
La foule versatile se tourne

Vers de nouveaux héros. Et le héros d'hier
Sombre dans l'oubli. Son mandat d'arrêt jaunit
Dans des archives poussiéreuses. « Ne vous ai-je pas infligé
Des blessures, braves gens ? » – « Quand ? » – « Naguère ! »

[– « Ah, les blessures
Sont cicatrices depuis longtemps ! » Et les plus belles
Cicatrices se confondent avec ceux qui les portent !
« Ainsi dans un monde où les bonnes actions
Passent inaperçues, il ne reste même pas des mauvaises
Une petite trace ? » – « Non ! » – « Ô monde pourri ! »

UI *hurle.*

Fermez-lui sa gueule !

RAGG, *blémissant.*

Hé ! Pas de grossièretés

Ui, avec la presse !

Les clients se sont levés, alarmés.

ROMA *pousse Ragg dehors.*

Rentre chez toi, Ted, tu

Lui en as assez dit. Rentre vite !

RAGG, *marchant à reculons, maintenant très apeuré.*

À plus tard !

La salle se vide rapidement.

ROMA, à Ui.

Tu es nerveux, Arturo.

Ui.

Ces types

Me traitent comme de la merde.

ROMA.

Pourquoi, c'est juste

Ton long silence, rien d'autre.

Ui, *sombre.*

Où traîne Giri

Avec le caissier de Sheet, dont il nous rebat les oreilles ?

ROMA.

Il pensait être là avec lui à quinze heures.

Ui.

Et

C'est quoi l'histoire avec Givola et Capone ?

ROMA.

Rien de sérieux. Capone est juste allé chez lui
Au magasin de fleurs, acheter des couronnes.

Ui.

Des couronnes ? Pour qui ?

ROMA.

Je ne sais pas. Pas pour nous.

Ui.

Je ne suis pas sûr.

ROMA.

Allez, tu broies trop de noir aujourd'hui.

Tout le monde s'en fiche, de nous !

Ui.

Voilà ! La merde

Ils la traitent avec plus de respect. Le Givola
Tourne les talons au premier échec. Je te jure
Je lui règle son compte au premier succès !

ROMA.

Giri !

Entrée de Manuele Giri avec un individu tombé bien bas, Bowl.

GIRI.

Voilà notre homme, chef !

ROMA, à Bowl.

Et tu es

Le caissier de Sheet, au Karfioltrust ?

BOWL.

J'étais.

J'étais caissier là-bas, chef. Jusqu'à la semaine passée.
Jusqu'à ce que ce chien...

GIRI.
Il déteste ce qui sent le chou-fleur.

BOWL.
Le Dogsborough...

UI, vite.
Quoi, Dogsborough ?

ROMA.
Qu'avais-tu à faire avec Dogsborough ?

GIRI.
Voilà pourquoi je le traîne ici !

BOWL.
Le Dogsborough
M'a viré.

ROMA.
De la compagnie maritime de Sheet ?

BOWL.
De la sienne. C'est la sienne, depuis
Début septembre.

ROMA.
Quoi ?

GIRI.
La compagnie de Sheet
C'est Dogsborough. Bowl était présent
Quand Butcher du Karfioltrust en personne a remis
Au vieux la majorité des actions.

UI.
Et ?

BOWL.
Et c'est une honte sans nom...

GIRI.
Tu ne vois pas, chef ?

BOWL.
...Dogsborough a proposé la grasse manne

Municipale pour le Karfioltrust...

GIRI.
...et en secret
Siégeait lui-même au Karfioltrust !

UI, *qui commence à y voir clair.*
C'est de la corruption !
Bon Dieu le Dogsborough a de la merde sur les mains !

BOWL.
Le prêt est allé au Karfioltrust, mais
Ils l'ont fait passer par la compagnie. Par moi.
Et moi, j'ai signé pour Dogsborough
Et pas pour Sheet, contrairement aux apparences.

GIRI.
Si ça, ce n'est pas un scoop ! Le Dogsborough !
Le vieil emblème rouillé ! Le brave
Serreur de mains bouffi de responsabilités !
L'incorruptible et in-mouillable vieillard !

BOWL.
Je le lui ferai payer, me virer pour malversation
Et lui-même... chien !

ROMA.
Reste calme !
D'autres gens à part toi ont le sang qui
Bout quand ils entendent une chose pareille.
Qu'en penses-tu, Ui ?

UI, *vers Bowl.*
Il est prêt à le jurer ?

GIRI.
Sûr.

UI, *partant avec grandeur.*
Gardez un œil sur lui ! Viens, Roma ! Là
Je flaire des affaires !
Il sort rapidement, suivi d'Ernesto Roma et des gardes du corps.

GIRI *tape sur l'épaule de Bowl.*

Bowl, tu as peut-être
Enclenché un mécanisme, qui...

BOWL.

Et concernant

L'oseille...

GIRI.

Aucune crainte ! Je connais le chef.

Un panneau apparaît.

« À L'AUTOMNE 1932, LE PARTI ET L'ARMÉE PRIVÉE D'ADOLF
HITLER SONT AU BORD DE LA FAILLITE FINANCIÈRE ET ME-
NACÉS DE DISSOLUTION RAPIDE. DÉSESPIÉRÉ, HITLER S'EF-
FORCE D'ACCÉDER AU POUVOIR. TOUTEFOIS, PENDANT
LONGTEMPS, IL NE RÉUSSIT PAS À PARLER AVEC HINDEN-
BURG. »

La villa de Dogsborough. Dogsborough et son fils.

DOGSBOROUGH.

Je n'aurais jamais dû prendre cette villa.
Que je me fasse à moitié offrir le paquet d'actions
N'était pas attaquant.

LE JEUNE DOGSBOROUGH.

Absolument pas.

DOGSBOROUGH.

Que

Je m'engage pour le prêt, parce que dans ma propre chair
Je ressentais comment une branche commerciale florissante
Dépérissait par misère, n'était guère un tort. Mais que
Persuadé que la compagnie allait rapporter
J'aie déjà pris cette villa avant même
De proposer ce prêt, et qu'ainsi j'aie négocié
En secret pour mon propre compte, c'était faux.

LE JEUNE DOGSBOROUGH.

Oui, père.

DOGSBOROUGH.

C'était une erreur ou cela peut
Être considéré comme une erreur. Mon garçon,
Cette maison, je n'aurais pas dû la prendre.

LE JEUNE DOGSBOROUGH.

Non.

DOGSBOROUGH.

Nous sommes tombés dans un piège, fils.

LE JEUNE DOGSBOROUGH.

Oui, père.

DOGSBOROUGH.

Ces actions étaient comme les petits bouts
De crabe salé de l'aubergiste, dans le panier, gratis

Sous le nez du client pour qu'en calmant sa faim
À bon compte, il réveille sa soif.

Un temps.

L'interpellation sur le chantier des quais à l'hôtel de ville
Ne me plaît pas. Le prêt est dépensé –
Clark s'est servi et Butcher s'est servi, Flake s'est servi et
[Caruther

Et hélas mon Dieu moi aussi je me suis servi et on n'a pas
[encore

Acheté une livre de ciment ! La seule bonne chose :
Que selon le vœu de Sheet, je n'aie pas
Claironné l'affaire, si bien que personne ne sait
Que j'ai à faire avec cette compagnie.

UN DOMESTIQUE *entre.*

Monsieur Butcher, du Karfioltrust, à l'appareil !

DOGSBOROUGH.

Fils, vas-y toi !

Le jeune Dogsborough sort avec le Domestique. On entend des cloches au loin.

Que peut vouloir le Butcher ?

Regardant par la fenêtre.

C'était les peupliers de ce domaine qui m'avaient
Séduit. Et la vue sur le lac, comme de l'argent
Avant qu'il devienne monnaie. Et que ne flotte pas ici
De relent aigre de vieille bière. Les sapins aussi sont
Agréables à regarder, surtout les pointes.
C'est un gris vert. Poudreux. Et les troncs, de la
Couleur du cuir de veau qu'on appliquait autrefois
Sur les tonneaux lors du tirage. Mais le dé clic vint
Des peupliers. Oui, c'était les peupliers. Aujourd'hui
C'est dimanche. Hm. Le son des cloches serait paisible
Sans toute cette méchanceté dans le monde.
Que peut vouloir le Butcher aujourd'hui, un dimanche ?
Cette villa, je n'aurais pas...

LE JEUNE DOGSBOROUGH *revient.*

Père, Butcher dit

Il a été demandé hier soir à l'hôtel de ville d'examiner
L'état du chantier des quais du Karfioltrust !
Père, qu'est-ce que tu cherches ?

DOGSBOROUGH.

Mon camphre !

LE JEUNE DOGSBOROUGH *le lui donne.*

Tiens !

DOGSBOROUGH.

Que veut faire le Butcher ?

LE JEUNE DOGSBOROUGH.

Venir ici.

DOGSBOROUGH.

Ici ? Je ne le recevrai pas.

Je ne suis pas bien. Mon cœur.

Il se lève. Avec grandeur.

Je n'ai rien

À voir dans cette affaire. Mon chemin a traversé
Soixante ans tout droit et la ville le sait.

Je n'ai rien en commun avec leurs manigances.

LE JEUNE DOGSBOROUGH.

Oui, père. Tu vas mieux ?

LE DOMESTIQUE *revient.*

Un Monsieur Ui

Est dans le vestibule.

DOGSBOROUGH.

Le gangster !

LE DOMESTIQUE.

Oui. Sa photo

Était dans les gazettes. Il fait savoir que c'est
Monsieur Clark, du Karfioltrust, qui l'envoie.

DOGSBOROUGH.

Jette-le dehors ! Qui l'envoie ? Monsieur Clark ? Bon sang

Il m'envoie des gangsters sur le dos ? Je vais...
Entrée d'Arturo Ui et Ernesto Roma.

Ui.

Monsieur Dogsborough.

DOGSBOROUGH.

Dehors !

ROMA.

Allons, allons ! Tranquille !

Rien de précipité ! Aujourd'hui c'est dimanche, non ?

DOGSBOROUGH.

Je dis : dehors !

LE JEUNE DOGSBOROUGH.

Mon père dit : dehors !

ROMA.

Et il peut bien le répéter, ça n'en fait pas une nouveauté.

Ui, *impassible.*

Monsieur Dogsborough.

DOGSBOROUGH.

Où sont les domestiques ? Va chercher

La police !

ROMA.

Reste plutôt ici, fiston ! Regarde

Dans le couloir, possible qu'il y ait quelques gars qui
Pourraient mal te comprendre.

DOGSBOROUGH.

Bon, la violence.

ROMA.

Oh, pas la violence ! Juste un peu de pression, l'ami.

Silence.

Ui.

Monsieur Dogsborough. Je sais, vous ne me connaissez pas.

Ou par ouï-dire seulement, ce qui est pire.

Monsieur Dogsborough, vous voyez devant vous un

Homme méconnu. Son image noircie par l'envie

Sa volonté défigurée par l'infamie. Lorsqu'il y a

Maintenant quatorze ans, fils du Bronx et

Simple chômeur, dans cette ville

J'ai débuté ma carrière qui, je peux le dire

Ne fut pas tout à fait ratée, je n'avais autour de moi que

Sept braves gars, sans moyens, mais pourtant

Décidés comme moi à se tailler leur bifteck

Dans chaque bœuf que notre Seigneur créa.

Eh bien là il y en a trente, et il y en aura plus.

Vous allez demander : que me veut Ui ?

Je ne veux pas beaucoup. Je veux juste une chose : ne

Pas être méconnu ! Ne pas être considéré comme

Un court-la-chance, un aventurier ou je ne sais quoi !

Raclements de gorge.

Pas tout au moins par une police que

J'ai toujours estimée. C'est pourquoi je suis là

Devant vous et vous demande – et je n'aime

Pas demander – de glisser un mot pour moi, si nécessaire

À la police.

DOGSBOROUGH, *incrédule.*

Vous voulez dire, me porter garant de vous ?

Ui.

Si nécessaire. Ça dépendra si nous arrivons

À un accord avec les marchands de légumes.

DOGSBOROUGH.

Qu'avez-vous à faire dans le commerce de légumes ?

Ui.

J'y arrive. Je suis déterminé à le

Protéger. Contre toute atteinte.

S'il le faut, par la violence.

DOGSBOROUGH.

Autant que je sache

Jusqu'à présent il n'est menacé d'aucun côté.

Ui.

Jusqu'à présent. Peut-être. Mais je vois plus loin

Et demande : jusqu'à quand ? Jusqu'à quand dans cette
Ville avec cette police, incapable et corrompue
Le marchand de légumes pourra-t-il vendre
Ses légumes en paix ? Une main scélérate ne
Va-t-elle pas peut-être dès demain matin
Lui détruire son petit magasin, lui voler la caisse ?
Ne voudra-t-il pas plutôt jouir dès aujourd'hui, contre
Une petite rétribution, d'une protection musclée ?

DOGSBOROUGH.

J'ai

Tendance à penser : non.

Ui.

Cela signifierait qu'il
Ne sait pas ce qui est bien pour lui. C'est possible.
Le petit marchand de légumes, travailleur, mais
Limité, souvent honnête, mais rarement clairvoyant
A besoin d'être sévèrement dirigé. Hélas il ne se sent
Pas redevable envers le trust, auquel
Il doit tout. Cela aussi, Monsieur Dogsborough
Relève de ma mission. Parce que le trust aussi
Doit aujourd'hui être protégé. Halte aux mauvais payeurs !
Paie ou ferme boutique ! Quitte à ce que quelques
Faibles y laissent leur peau ! C'est la loi de la nature !
Bref, le Karfioltrust a besoin de moi.

DOGSBOROUGH.

En quoi le Karfioltrust

Me concerne-t-il ? Je pense qu'avec votre drôle de plan
Vous êtes à la mauvaise adresse, monsieur.

Ui.

On y reviendra. Savez-vous ce qu'il vous faut ?
Il vous faut des poings au Karfioltrust ! Trente
Gars décidés sous ma direction !

DOGSBOROUGH.

Je ne sais pas si le trust plutôt que des machines à écrire
Veut avoir des canons Thompson, mais je

Ne suis pas du trust.

Ui.

Nous en reparlerons.

Vous dites : trente hommes, lourdement armés
Vont et viennent dans le trust. Qui nous garantit là
Qu'à nous-mêmes il n'arrivera rien ? Eh bien, la réponse
Est simple, la voici : le pouvoir est toujours à celui qui paie.
Et celui qui distribue les salaires, c'est vous.
Comment pourrais-je jamais rivaliser avec vous ?
Même si je le voulais et ne vous estimais pas
Autant que je le fais, vous avez ma parole !
Que suis-je au fond ? Combien au fond me suivent ?
Et savez-vous que certains déjà font défection ?
Là il y en a encore vingt, s'il y en a encore vingt !
Si vous ne me sauvez pas, je suis fini. En tant qu'être
Humain, vous êtes tenu de me protéger aujourd'hui
Contre mes ennemis et, je le dis comme c'est
Contre mes partisans aussi ! L'œuvre de quatorze années
Est en jeu ! Je fais appel à vous en tant qu'être humain !

DOGSBOROUGH.

Écoutez donc, en tant qu'être humain, ce que je vais faire :
J'appelle la police.

Ui.

La police ?

DOGSBOROUGH.

Mais oui, la police.

Ui.

Autrement dit, vous refusez

En tant qu'être humain de m'aider ?

Il hurle.

Dans ce cas je l'exige
De vous en tant que criminel ! Car c'est ce que vous êtes !
Je vous couvrirai de honte ! Les preuves, je les ai !
Vous êtes impliqué dans le scandale des quais
Qui est en train de sortir ! La compagnie de Sheet

C'est vous ! Je vous préviens ! Ne me poussez pas
À la dernière extrémité ! L'enquête a été
Décidée !

DOGSBOROUGH, *très pâle.*

Elle ne se fera jamais !

Mes amis...

UI.

Vous n'en avez pas ! Vous les aviez hier.
Aujourd'hui vous n'avez plus d'ami, mais demain
Vous n'aurez que des ennemis. S'il y a quelqu'un pour
Vous sauver, c'est moi ! Arturo Ui ! Moi ! Moi !

DOGSBOROUGH.

L'enquête

N'aura pas lieu. Personne ne me fera
Ça. J'ai les cheveux blancs...

UI.

Mais à part vos cheveux
Rien chez vous n'est blanc. Enfin ! Dogsborough !
Il essaie d'attraper sa main.

Du bon sens ! Là, du bon sens ! Laissez-vous sauver
Par moi ! Un mot de votre part et je descends
Le premier qui ferait mine de toucher ne serait-ce
Qu'à l'un de vos cheveux ! Dogsborough, aidez-moi
Maintenant, je vous en prie, une fois ! Juste une fois !
Je ne peux plus me présenter devant mes gars si
Je ne trouve pas un accord avec vous !

Il pleure.

DOGSBOROUGH.

Jamais !

Plutôt que de me compromettre avec vous, j'aime
Mieux aller au tapis !

UI.

Je suis fini. Je le sais.
J'ai maintenant quarante ans et ne suis toujours rien !
Vous devez m'aider !

DOGSBOROUGH.

Jamais !

UI.

Vous, je vous préviens !

Je vous écraserai !

DOGSBOROUGH.

Mais tant que je

Serai en vie, je ne vous laisserai jamais, jamais
Faire votre racket de légumes !

UI, *avec dignité.*

Bien, Monsieur Dogsborough

Je n'ai que quarante ans, vous en avez quatre-vingts, donc
Avec l'aide de Dieu je vous survivrai !

Je le sais, j'entrerai dans le commerce de légumes !

DOGSBOROUGH.

Jamais !

UI.

Roma, on y va.

Il s'incline dans les formes et quitte la pièce avec Ernesto Roma.

DOGSBOROUGH.

De l'air ! Quelle grande gueule !

Ah, quelle grande gueule ! Non, je n'aurais
Pas dû prendre cette villa ! Mais ils n'oseront
Pas enquêter là-dessus. Sinon tout
Serait fichu ! Non, non, ils n'oseront pas.

LE DOMESTIQUE *entre.*

Goodwill et Gaffles de l'administration municipale !

Apparition de Goodwill et Gaffles.

GOODWILL.

Salut, Dogsborough !

DOGSBOROUGH.

Salut, Goodwill et Gaffles !

Du nouveau ?

GOODWILL.

Et rien de bon, j'en ai peur. N'était-ce pas
Arturo Ui qui est passé devant nous
Dans le vestibule ?

DOGSBOROUGH, *avec un sourire contraint.*

Oui, en personne.

Piètre décoration pour une villa !

GOODWILL.

Oui.

Piètre décoration ! Écoute, ce n'est pas un bon
Vent qui nous amène chez toi. C'est le prêt
Du Karfioltrust pour le chantier des quais.

DOGSBOROUGH, *figé.*

Que se passe-t-il avec le prêt ?

GAFFLES.

Écoute, hier à l'hôtel de ville

Certains l'ont qualifié, ne te mets pas en colère
D'un peu pourri.

DOGSBOROUGH.

Pourri.

GOODWILL.

Sois tranquille !

La majorité a mal pris l'expression.

Un miracle qu'il n'y ait pas eu de bagarre !

GAFFLES.

Les contrats de Dogsborough, pourris ! criait-on.
Et la Bible alors ? Elle est peut-être aussi
Pourrie tout à coup ! Ce fut presque un hommage
Pour toi ensuite, Dogsborough ! Quand tes amis
Ont aussitôt exigé l'enquête
Plus d'un, au vu de notre confiance, a retourné
Sa veste et ne voulait plus en entendre parler.
Mais la majorité, soucieuse de ne pas voir
Le plus léger souffle de soupçon effleurer

Ton nom, a crié : Dogsborough, ce n'est
Pas seulement un nom et pas seulement un homme
C'est une institution ! et à grand bruit a
Imposé l'enquête.

DOGSBOROUGH.

L'enquête.

GOODWILL.

O'Casey la mène pour la ville. Les gens
Du Karfioltrust disent seulement que le prêt
Est octroyé directement à la compagnie de Sheet
Et que les contrats avec les constructeurs devaient
Être conclus par la compagnie de Sheet.

DOGSBOROUGH.

La compagnie de Sheet.

GOODWILL.

Le mieux serait que tu envoies toi-même un homme
De bonne réputation, qui a ta confiance
Et qui est impartial, pour faire la lumière
Dans ce sombre nœud de rats.

DOGSBOROUGH.

Bien sûr.

GAFFLES.

Alors c'est réglé, et maintenant montre-nous ta
Nouvelle villa si chère à ton cœur, Dogsborough
Que nous ayons quelque chose à raconter !

DOGSBOROUGH.

Oui.

GOODWILL.

La paix et des cloches ! Que souhaiter d'autre !

GAFFLES, *riant.*

Et pas de quais !

DOGSBOROUGH.

J'enverrai l'homme !

Ils sortent lentement.

Un panneau apparaît.

« EN JANVIER 1933, LE PRÉSIDENT DU REICH HINDENBURG REFUSA À PLUSIEURS REPRISES LE POSTE DE CHANCELIER DU REICH AU CHEF DE PARTI HITLER. POURTANT IL AVAIT À CRAINDRE LA MENACE D'UNE ENQUÊTE SUR LE SCANDALE DIT DE L'AIDE AUX PROVINCES ORIENTALES. IL AVAIT AUSSI PRIS DES FONDS PUBLICS POUR LE DOMAINE DE NEUDECK QUI LUI AVAIT ÉTÉ OFFERT ET NE LES AVAIT PAS AFFECTÉS AU BUT INDiqué. »

5

L'hôtel de ville. Butcher, Flake, Clark, Mulberry, Caruther. En face, à côté de Dogsborough, qui est blanc comme un linge, O'Casey, Gaffles et Goodwill. Presse.

BUTCHER, *à voix basse.*

Il en met, du temps.

MULBERRY.

Il vient avec Sheet. Possible

Qu'ils ne soient pas d'accord. Je pense qu'ils
Ont négocié toute la nuit. Sheet doit déclarer
Qu'il a encore la compagnie.

CARUTHER.

Pour Sheet

Ce n'est pas une partie de plaisir de se présenter ici
Et de prouver que lui seul est la canaille.

FLAKE.

Sheet ne le fera jamais.

CLARK.

Il doit.

FLAKE.

Pourquoi devrait-il

Accepter de prendre cinq ans de prison ?

CLARK.

Il y a

Un paquet d'argent et Mabel Sheet a besoin de luxe.
Il est encore dingue d'elle aujourd'hui. Il le fera.
Et pour ce qui est de la prison : il ne verra pas
La prison. Dogsborough réglera ça.

On entend des cris de vendeurs de journaux, et un reporter entre avec un exemplaire.

GAFFLES.

Sheet a été retrouvé mort. À l'hôtel.

Dans la poche de son gilet, un billet pour Frisco.

BUTCHER.

Sheet mort ?

O'CASEY *lit.*

Assassiné.

MULBERRY.

Oh !

FLAKE, *à voix basse.*

Il n'a pas fait ça.

GAFFLES.

Dogsborough, tu te sens mal ?

DOGSBOROUGH, *péniblement.*

Ça va passer.

O'CASEY.

La mort de Sheet...

CLARK.

La mort inattendue

Du pauvre Sheet est presque un torpillage
De l'enquête...

O'CASEY.

Bien sûr : l'inattendu est

Souvent attendu, souvent on attend

De l'inattendu, ainsi va la vie.

Maintenant je suis devant vous le bec dans l'eau

Et j'espère que vous ne devrez pas me renvoyer à Sheet

Avec mes questions, car Sheet est peu bavard

Depuis cette nuit, si j'en crois ce journal.

MULBERRY.

Ça veut dire quoi, votre prêt a finalement été

Donné à la compagnie, c'est bien ça ?

O'CASEY.

C'est ça. Cependant : qui est la compagnie ?

FLAKE, *à voix basse.*

Drôle de question ! Il a encore un atout dans la manche !

CLARK, *même jeu.*

Qu'est-ce que ça pourrait être ?

O'CASEY.

Qu'est-ce que tu cherches, Dogsborough ?

De l'air ?

Aux autres.

Je pense juste qu'on pourrait dire :

Voilà qu'en plus de quelques pelletées de terre, Sheet

Doit encore prendre sur lui cette autre merde ici.

Je présume...

CLARK.

Peut-être, O'Casey, ce serait mieux

Que vous ne présumiez pas autant. Dans cette ville

Il existe des lois contre la diffamation.

MULBERRY.

À quoi bon vos sombres discours ? D'après ce que

J'entends, Dogsborough a désigné un homme pour

Clarifier tout ça. Eh bien, attendez cet homme !

O'CASEY.

Il en met, du temps. Et quand il viendra, alors, j'espère

Qu'il ne nous parlera pas que de Sheet.

FLAKE.

Nous espérons

Qu'il dira ce qui est, rien d'autre.

O'CASEY.

Donc, c'est un homme honnête ?

Ce serait pas mal. Comme Sheet vient de mourir

Cette nuit, tout pourrait déjà être clarifié. Bon, j'espère

À Dogsborough.

Que c'est un homme bien que tu as choisi.

CLARK, *tranchant.*

Il est qui il est, ok ? Et le voilà qui arrive.

Apparition d'Arturo Ui et d'Ernesto Roma, accompagnés de gardes du corps.

UI.
 Salut, Clark ! Salut, Dogsborough ! Salut !

CLARK.
 Salut, Ui !

UI.
 Alors, que veut-on savoir de moi ?

O'CASEY, à *Dogsborough*.
 C'est ça ton homme ?

CLARK.
 Absolument. Pas assez bien ?

GOODWILL.
 Dogsborough, ça veut dire... ?

CLARK, *comme la presse s'agite*.
 Du calme là-bas !

UN REPORTER.
 C'est Ui !

Rires. O'Casey rétablit le calme. Puis il passe en revue les gardes du corps.

O'CASEY.
 Qui sont ces gens ?

UI.
 Des amis.

O'CASEY, à *Roma*.
 Qui êtes-vous ?

UI.
 Mon fondé de pouvoir, Ernesto Roma.

GAFFLES.
 Assez !

Dogsborough, tu es sérieux là ?
Dogsborough se tait.

O'CASEY.
 Monsieur Ui
 Comme nous le déduisons du silence éloquent

De Monsieur Dogsborough, vous êtes celui qui a sa confiance
 Et souhaite la nôtre. Alors, où sont les contrats ?

UI.
 Quels contrats ?

CLARK, *comme O'Casey regarde Goodwill*.
 Ceux que la compagnie
 Dans le but d'aménager ses quais, a dû conclure
 Avec des entreprises de construction.

UI.
 Je n'ai pas entendu parler de contrats.

O'CASEY.
 Non ?

CLARK.
 Vous voulez dire

Qu'il n'y en a pas ?

O'CASEY, *vite*.
 Avez-vous parlé avec Sheet ?

UI *secoue la tête*.
 Non.

CLARK.
 Ah, vous n'avez pas parlé avec Sheet ?

UI, *avec véhémence*.
 Celui qui

Prétend ça, que j'ai parlé avec Sheet, il ment.

O'CASEY.
 Je pensais que vous examiniez l'affaire, Ui
 Sur mandat de Dogsborough ?

UI.
 Et je l'ai fait.

O'CASEY.
 Et votre étude, Monsieur Ui, a-t-elle porté ses fruits ?

UI.
 Bien sûr.

Il n'a pas été facile d'établir la vérité.
Et elle n'est pas réjouissante. Quand Monsieur Dogsborough
A fait appel à moi pour déterminer, dans l'intérêt
De cette ville, où était passé l'argent de la ville
Constitué des petits sous économisés par nous autres
Contribuables, et en l'occurrence confié
À une compagnie, j'ai dû constater avec effroi
Qu'il avait été détourné. C'est le point numéro un.
Le point numéro deux est : qui l'a détourné ? Eh bien
Cela aussi j'ai pu l'analyser et le coupable
Est hélas mon Dieu...

O'CASEY.

Alors, qui est-ce ?

Ui.

Sheet.

O'CASEY.

Oh, Sheet ! Sheet le peu bavard, avec qui vous n'avez pas parlé !

Ui.

Qu'est-ce que vous avez ? Le coupable s'appelle Sheet.

CLARK.

Sheet est mort. Tu n'es pas au courant ?

Ui.

Ah bon, il est mort ? J'ai passé la nuit à Cicero.

Donc je ne suis au courant de rien. Roma était avec moi.

Un temps.

ROMA.

Je trouve ça bizarre. Vous pensez que c'est un hasard
Si c'est juste là qu'il...

Ui.

Messieurs, ce n'est pas un hasard.

Le suicide de Sheet est la conséquence du crime de Sheet.
C'est révoltant !

O'CASEY.

Sauf que ce n'est pas un suicide.

Ui.

Quoi d'autre ? Bien sûr, moi et Roma avons
Passé la nuit à Cicero, nous ne savons rien.
Mais ce que je sais, ce qui là est clair pour nous : Sheet
En apparence un homme d'affaires honnête, était
Un gangster !

O'CASEY.

Je comprends. Vous n'avez pas de mot
Assez tranchant pour Sheet pour qui autre chose a été
Assez tranchant la nuit dernière, Ui. Bon, Dogsborough, à toi !

DOGSBOROUGH.

À moi ?

BUTCHER, *tranchant.*

Que veut-on à Dogsborough ?

O'CASEY.

Ceci :

Comme je comprends Monsieur Ui – et je le comprends
Je pense, bien – c'est une compagnie maritime
Qui a reçu de l'argent et qui l'a détourné.
Dès lors il ne reste qu'une question : qui est
La compagnie ? J'entends dire qu'elle s'appelle Sheet.
Mais que signifient les noms ? Ce qui nous intéresse
C'est : à qui appartenait la compagnie. Pas seulement
Comment elle s'appelait ! Appartenait-elle d'ailleurs à Sheet ?
Sheet sans aucun doute pourrait nous le dire, mais
Sheet ne parle plus de ce qui lui appartenait
Depuis que Monsieur Ui est allé à Cicero. Serait-il
Possible que pourtant un autre ait été le propriétaire
Quand a eu lieu l'escroquerie qui nous occupe ?
Qu'en penses-tu, Dogsborough ?

DOGSBOROUGH.

Moi ?

O'CASEY.

Oui. Se pourrait-il
Que tu aies été assis au bureau de Sheet juste

Au moment où un contrat, eh bien disons – n'y a pas été
[conclu ?

GOODWILL.

O'Casey !

GAFFLES, à O'Casey.

Dogsborough ? Tu as de ces idées !

DOGSBOROUGH.

Je...

O'CASEY.

Et avant déjà, quand tu nous as raconté
À l'hôtel de ville comme c'était dur pour le chou-fleur
Et que nous devrions accorder un prêt –
Était-ce ta propre expérience qui parlait ?

BUTCHER.

Où on va là ? Vous ne voyez pas que cet homme se sent mal ?

CARUTHER.

Un vieil homme !

FLAKE.

Ses cheveux blancs devraient vous
Enseigner qu'il ne peut rien y avoir de mauvais en lui.

ROMA.

Je dis : des preuves !

O'CASEY.

Pour ce qui est des preuves...

UI.

Je demande le calme ! Un peu d'ordre, les amis !

GAFFLES, fort.

Au nom du ciel, Dogsborough, parle !

UN GARDE DU CORPS *hurle soudain.*

Le chef

Veut le calme ! Du calme !

Silence soudain.

UI.

Si je peux dire

Ce qui me touche en cet instant et

À ce spectacle, qui est honteux –

Un vieil homme insulté et ses amis se taisant

Autour de lui –, alors c'est ça : Monsieur Dogsborough

Je vous crois. Est-ce l'aspect de la culpabilité, je demande ?

Est-ce l'allure d'un homme qui a pris de mauvais chemins ?

Le blanc ici n'est-il plus le blanc, le noir plus le noir ?

On est allé loin, si on est allé jusque-là.

CLARK.

On accuse ici un homme irréprochable

De corruption !

O'CASEY.

Et plus que ça : d'escroquerie !

Car je prétends que la compagnie opaque

Dont nous avons entendu tant de mal quand

On l'attribuait encore à Sheet, était propriété

De Dogsborough au moment du prêt !

MULBERRY.

C'est un mensonge !

CARUTHER.

Je pose ma tête sur le billot

Pour Dogsborough ! Ô convoque la ville entière !

Et trouves-en un qui le peint en noir !

UN REPORTER à un autre, qui entre à l'instant.

On vient

D'accuser Dogsborough !

L'AUTRE REPORTER.

Dogsborough ?

Pourquoi pas Abraham Lincoln ?

MULBERRY et FLAKE.

Des témoins ! Des témoins !

O'CASEY.

Ah, des témoins ? Vous en voulez ? Eh bien, Smith, qu'en Est-il de notre témoin ? Est-il là ? J'ai vu

Qu'il est arrivé.

Un de ses hommes est apparu à la porte et a fait un signe. Tous regardent vers la porte. Un temps bref. Puis on entend une succession de coups de feu et du bruit. Grande agitation. Les reporters sortent en courant.

LES REPORTERS.

C'est devant le bâtiment. Mitraillette. Comment s'appelle Ton témoin, O'Casey ? Il fait lourd. Salut, Ui !

O'CASEY, *allant vers la porte.*

Bowl.

Il crie vers l'extérieur.

Entrez ici !

LES HOMMES DU KARFIOLTRUST.

Que se passe-t-il ? Quelqu'un s'est fait descendre Dans l'escalier. Bon Dieu !

BUTCHER, *à Ui.*

Encore du grabuge ? Ui, tout est fini entre nous S'il s'est passé quelque chose qui...

Ui.

Oui ?

O'CASEY.

Rentrez-le !

Des policiers portent un corps à l'intérieur.

O'CASEY.

C'est Bowl. Messieurs, mon témoin n'est plus En état d'être entendu, je le crains.

Il sort rapidement. Les policiers ont déposé le cadavre de Bowl dans un coin.

DOGSBOROUGH.

Gaffles, fais-moi

Partir d'ici.

Gaffles passe à côté de lui sans répondre et sort.

Ui, *se dirigeant la main tendue vers Dogsborough.*

Mes félicitations, Dogsborough !

Je veux que la clarté règne. D'une façon ou d'une autre.

Un panneau apparaît.

« LORSQUE LE GÉNÉRAL SCHLEICHER, CHANCELIER DU REICH, MENAÇA DE RÉVÉLER LES DÉTOURNEMENTS DE FONDS D'AIDE AUX PROVINCES ORIENTALES ET LES SOUS-TRACTIONS FISCALES, HINDENBURG TRANSMIT LE POUVOIR À HITLER LE 30 JANVIER 1933. L'ENQUÊTE FUT CLASSÉE. »

Mammouth Hotel. La suite de Ui. Deux gardes du corps amènent un comédien dépenaillé devant Ui. À l'arrière-plan, Givola.

PREMIER GARDE DU CORPS.

C'est un comédien, chef. Sans arme.

DEUXIÈME GARDE DU CORPS.

Il n'aurait pas les pépettes pour un Browning.
S'il est bourré, c'est parce qu'au bistrot
Ils le laissent déclamer quelque chose
Quand ils sont bourrés. Mais il paraît qu'il est
Bon. Il est classe classique.

UI.

Alors écoutez :

On m'a fait comprendre que ma diction
Laisse à désirer. Et comme il sera inévitable
À une occasion ou une autre, de prononcer quelques mots
Tout particulièrement lorsque ça tourne au politique
Je veux prendre des leçons. Aussi de maintien.

LE COMÉDIEN.

D'accord.

UI.

Amenez le miroir !

Un garde du corps amène un grand miroir à pieds sur le devant.

UI.

D'abord la démarche.

Comment marchez-vous sur le théâtre ou à l'opéra ?

LE COMÉDIEN.

Je vous comprends. Vous voulez dire le grand style.
Jules César. Hamlet. Roméo. Des pièces de Shakespeare.
Monsieur Ui, vous avez trouvé la bonne personne. Comment
Faire une entrée classique, le vieux Mahonney peut vous
L'enseigner en dix minutes. Vous voyez devant vous

Un cas tragique, Messieurs. Je me suis ruiné
Avec Shakespeare. Poète anglais. Je pourrais aujourd'hui
Jouer à Broadway, s'il n'y avait pas Shakespeare.
La tragédie d'un personnage. « Ne jouez pas
Shakespeare quand vous jouez Ibsen, Mahonney !
Regardez le calendrier ! Il marque 1912, Monsieur ! » –
« L'art ne connaît aucun calendrier, Monsieur, dis-je.
Je fais de l'art. » Eh oui.

GIVOLA.

Il me semble que tu

Es tombé sur la mauvaise personne, chef. C'est un has been.

UI.

C'est ce qu'on verra. Marchez un peu comme on
Marche pour ce Shakespeare.

Le comédien marche un peu.

Bien !

GIVOLA.

Mais tu ne peux pas marcher
Comme ça devant les vendeurs de choux-fleurs ! Ce n'est pas
[naturel !

UI.

Ça veut dire quoi, pas naturel ? Personne aujourd'hui
N'est naturel. Quand je marche, je souhaite qu'on
Remarque que je marche.

Il imite la démarche du comédien.

LE COMÉDIEN.

Tête en arrière.

Ui met la tête en arrière.

Le

Pied touche le sol avec la pointe des orteils d'abord.
Le pied de Ui touche le sol avec la pointe des orteils d'abord.
Bien. Excellent. Vous avez une disposition naturelle.
Seulement, il faut encore faire quelque chose des bras.
Raides. Attendez. Le mieux est que vous les mettiez
Ensemble devant le sexe.

Ui met les mains ensemble devant le sexe en marchant.

Pas mal.

Décontracté et pourtant tenu. Mais la tête est en arrière.
Juste. Je pense que la démarche pour vos objectifs est en
Ordre, Monsieur Ui. Que désirez-vous encore ?

Ui.

La position debout.

Devant des gens.

GIVOLA.

Mets deux solides gaillards juste
Derrière toi et ta position est impeccable.

Ui.

C'est

Une bêtise. Quand je me tiens debout, je souhaite
Qu'on ne regarde pas deux personnes derrière moi, mais qu'on
Me regarde. Corrigez-moi !

Il se met en position, les bras croisés sur la poitrine.

LE COMÉDIEN.

C'est

Possible. Mais ordinaire. Vous ne voulez pas
Avoir l'air d'un coiffeur, Monsieur Ui. Croisez
Les bras ainsi.

*Il met les bras l'un sur l'autre de telle sorte que les dos des mains
restent visibles, ils sont posés sur les biceps.*

Une modification minutieuse

Mais la différence est énorme. Comparez devant
Le miroir, Monsieur Ui !

Ui essaie la nouvelle position des bras devant le miroir.

Ui.

Bien.

GIVOLA.

Pourquoi tu fais ça ?

Juste pour ces beaux messieurs du trust ?

Ui.

Bien sûr

Que non. Il va de soi que c'est pour les petites gens.
Pourquoi, selon toi, ce Clark soigne-t-il ses entrées
Au trust par exemple ? Quand même pas pour ses semblables !
Car pour ça, son compte en banque suffit, tout comme
Pour certains objectifs de solides gaillards m'assurent
Le respect. Clark soigne ses entrées à cause
Des petites gens ! Et je fais pareil.

GIVOLA.

Mais on

Pourrait dire : ça a l'air fabriqué. Il y a des gens qui sont
Chatouilleux là-dessus.

Ui.

Il va de soi qu'il y en a.

Mais l'important n'est pas ce que pense le professeur
Tel ou tel gros malin, mais bien comment l'homme
Modeste se représente son maître. Basta.

GIVOLA.

Cependant

Pourquoi s'afficher en maître ? Pourquoi pas plutôt
En bonhomme décontracté et au regard bleu, chef ?

Ui.

Pour ça, j'ai le vieux Dogsborough.

GIVOLA.

Il a un peu

Morflé, il me semble. On le comptabilise certes
Encore au crédit, le précieux vieux machin
Mais on hésite un peu à le montrer, pas sûr
Qu'il soit très authentique... C'est comme
La Bible de famille qu'on n'ouvre plus depuis
Qu'en la feuilletant avec émotion entre amis
On a découvert entre les vénérables pages jaunies
La punaise desséchée. Mais bon, pour le chou-fleur
Il devrait encore faire l'affaire.

Ui.

Qui est respectable

C'est moi qui décide.

GIVOLA.

Clair, chef. Rien contre Dogsborough !

On peut encore s'en servir. Même à l'hôtel
De ville on ne le laisse pas tomber.

Ui.

La position assise.

LE COMÉDIEN.

La position assise. La position assise, c'est presque le plus
[difficile]

Monsieur Ui. Il y a des gens qui savent marcher ; il y a
Des gens qui savent se tenir debout ; mais où sont les gens
Qui savent se tenir assis ? Prenez un siège avec dossier
Monsieur Ui. Et maintenant ne vous adossez pas. Mains
Sur les cuisses, parallèles au ventre, coudes
Écartés du corps. Combien de temps pouvez-vous
Rester ainsi, Monsieur Ui ?

Ui.

Tant que je veux.

LE COMÉDIEN.

Alors tout est

Bien, Monsieur Ui.

GIVOLA.

Peut-être est-ce une bonne idée, chef, que
Tu laisses l'héritage de Dogsborough au cher Giri.
Il jouit de popularité même sans peuple. Il
Fait le rigolo et il est capable de tellement rire que
Les stucs tombent du plafond, quand c'est nécessaire.
Et même quand ce n'est pas nécessaire, quand par exemple
Tu te présentes en fils du Bronx, ce que tu es
Vraiment, et que tu parles de tes sept
Gars résolu...

Ui.

Ah. Ça le fait rire.

GIVOLA.

Tellement

Que les stucs tombent du plafond. Mais ne lui dis
Rien, sinon il va encore dire que j'ai une dent contre lui.
Ôte-lui plutôt l'habitude de collectionner les chapeaux.

Ui.

Quels

Chapeaux ?

GIVOLA.

Les chapeaux de gens qu'il a descendus.
Et de les porter pour se promener en public. C'est
Écoeurant.

Ui.

Au bœuf qui trime je ne vais pas
Lui brider la gueule. Je ferme les yeux sur les petites
Faiblesses de mes collaborateurs.

Au comédien.

Et maintenant le discours ! Récitez quelque chose !

LE COMÉDIEN.

Shakespeare. Rien d'autre. César. Le héros antique.

Il sort un petit livre de sa poche.

Que pensez-vous du discours d'Antoine ? Devant
Le cercueil de César. Contre Brutus. Meneur des assassins.
Un modèle de discours populaire, très célèbre. J'ai joué
[Antoine]

Au Zénith, en 1908. Exactement ce qu'il vous faut,
[Monsieur Ui.]

Il se met en position et déclame, ligne après ligne, le discours d'Antoine.

« Romains, concitoyens, amis, écoutez ! »

En regardant le petit livre, Ui répète après lui, parfois corrigé par le comédien, pourtant il conserve au fond son ton saccadé et rugueux.

LE COMÉDIEN.

« César est mort. Et je suis venu
Pour enterrer César, non pour le louer. Concitoyens !
Le mal que fait l'être humain lui survit !
Le bien est le plus souvent enterré avec lui.
Qu'il en soit ainsi de César ! Le très noble Brutus
Vous a affirmé : César était tyrannique.
S'il l'était, alors ce fut une lourde erreur
Et c'est lourdement que César l'a payée. »

UI, *continuant seul.*

« Je suis ici avec l'assentiment de Brutus
(Car Brutus est un homme honorable
Tous le sont, des hommes honorables)
Pour vous parler devant la dépouille de César.
Il était mon ami, juste et fidèle envers moi :
Or Brutus nous dit, César était tyrannique
Et Brutus est un homme honorable.
Il ramena tant de captifs à Rome :
Les caisses de Rome se remplirent de rançons.
Peut-être était-ce déjà tyrannique de la part de César ?
Pour sûr, c'est ce que l'homme pauvre à Rome
Aurait prétendu de lui – César aurait pleuré.
Les tyrans sont d'une plus rude étoffe ? Peut-être !
Or Brutus nous dit que César était tyrannique
Et Brutus est un homme honorable.
Vous tous avez vu comment aux Lupercales
Par trois fois je lui offris la couronne royale.
Il la refusa par trois fois. Était-ce tyrannique ?
Non ? Mais Brutus dit, il était tyrannique
Et Brutus est, c'est sûr, un homme honorable.
Je ne parle pas pour démentir Brutus
Mais je suis ici pour dire ce que je sais.
Vous tous l'avez aimé un jour – non sans raison !
Quelle est la raison qui vous retient de le pleurer ? »*

* Cette tirade est présentée par Bertolt Brecht comme une citation de

Un panneau apparaît.

« D'APRÈS LA RUMEUR, HITLER PRIT DES COURS DE DÉ-
CLAMATION ET DE NOBLE MAINTIEN AVEC LE COMÉDIEN DE
PROVINCE BASIL. »

Shakespeare. Quelques modifications ont toutefois été effectuées par l'auteur, notamment une syntaxe plus directe et la substitution en allemand du champ lexical de la tyrannie [*tyrannisch, Tyrannen*] à celui de l'ambition [*ambitious, ambition*] présent dans le texte anglais. (N.d.T.)

Bureau du Karfioltrust. Arturo Ui, Ernesto Roma, Giuseppe Givola, Manuele Giri et les gardes du corps. Une nuée de petits marchands de légumes écoute parler Ui. Sur le podium à côté de Ui est assis le vieux Dogsborough, malade. À l'arrière-plan, Clark.

Ui, *hurlant*.

Meurtre ! Massacre ! Chantage ! Arbitraire ! Vol !
En pleine rue claquent des coups de feu ! Des hommes
Vaquant à leurs occupations, de paisibles citoyens
Entrant à l'hôtel de ville pour témoigner, abattus
En plein jour ! Et que fait ensuite l'administration
Municipale, je demande ? Rien ! En clair, ces honorables
Messieurs préfèrent planifier certaines sombres affaires et
Flétrir l'honneur des honnêtes gens, plutôt
Que d'intervenir !

GIVOLA.

Écoutez !

Ui.

Bref, le chaos règne.
Car, lorsque chacun peut faire ce qu'il veut
Et ce que son égoïsme lui dicte, cela signifie
Que tous sont contre tous et qu'ainsi le chaos
Règne. Lorsque, très paisible, je gère
Mon magasin de légumes ou, disons, je conduis
Mon camion de choux-fleurs ou que sais-je et qu'un autre
Moins aimable déboule dans mon magasin
Haut les mains ! ou me crève le pneu
Au Browning, jamais la paix ne peut régner !
Mais une fois que je sais ça, que les êtres humains
Sont ainsi et pas de doux agneaux, je dois faire quelque chose
Pour que justement ils ne dévastent pas mon magasin
Et que je n'aie pas, au bon gré du voisin
À lever les mains en l'air à chaque instant

Mais que je puisse les utiliser pour mon travail
Disons pour compter les concombres ou que sais-je.
Car ainsi est l'être humain. L'être humain jamais
Ne déposera son Browning de sa propre initiative.
Par exemple, parce que ce serait mieux ou parce que
Certains beaux parleurs à l'hôtel de ville le féliciteraient.
Tant que je ne tire pas, l'autre tire ! C'est
Logique. Mais que peut-on y faire, demandez-vous.
Vous allez l'entendre. Tout d'abord une chose :
Votre façon de faire jusqu'ici, ça ne va pas.
Rester avachi derrière la caisse du magasin
En espérant que tout se passera bien, et en plus
Divisés entre vous, dispersés, sans garde
Forte qui vous protège et vous couvre
Et donc impuissants face au premier gangster venu
Ça, naturellement, ça ne va pas. Par conséquent, la première
Nécessité, c'est l'union. La deuxième, le sacrifice.
Quoi, je vous entends d'ici, nous devons faire des sacrifices ?
Payer pour une protection, verser trente pour cent
Pour une couverture ? Non, non, nous ne voulons pas !
Nous tenons trop à notre argent ! Oui, si la protection
Pouvait être gratuite, alors volontiers !
Oui, mes chers marchands de légumes, ce
N'est pas si simple. La mort seule est gratuite.
Tout le reste coûte. Et donc la protection aussi coûte.
Et le calme et la sécurité et la paix ! C'est
Comme ça dans la vie. Et parce que
C'est comme ça et que ça ne changera jamais
J'ai décidé avec quelques hommes, que vous
Voyez ici – et il y en a encore d'autres dehors –
De vous offrir notre protection.

Givola et Roma applaudissent.

Mais afin que vous

Puissiez voir que tout se fera sur des bases
Professionnelles, Monsieur Clark est venu
De Clark grossiste, que vous connaissez tous.

Roma tire Clark vers l'avant. Quelques marchands de légumes applaudissent.

GIVOLA.

Monsieur Clark, au nom de l'assemblée, je vous
Souhaite la bienvenue. Que le Karfioltrust
S'engage pour les idées d'Arturo Ui
Ne peut que l'honorer. Merci beaucoup, Monsieur Clark !

CLARK.

Nous autres du Karfiolclub, Messieurs et Mesdames
Nous voyons alarmés combien il devient dur pour vous
De vendre vos légumes à un prix correct. « C'est trop cher »
Je vous entends d'ici. Mais, pourquoi est-ce cher ?
Parce que nos emballeurs, chargeurs et chauffeurs
Poussés par de mauvais éléments, exigent
Toujours davantage. Mettre de l'ordre là-dedans
C'est ce que souhaitent Monsieur Ui et ses amis.

PREMIER MARCHAND.

Pourtant, si l'homme modeste gagne toujours
Moins, qui achètera des légumes ?

UI.

Cette question

Est tout à fait justifiée. Ma réponse est :
Le travailleur, qu'on l'approuve ou non
Ne peut plus être ignoré dans le monde
D'aujourd'hui. Ne serait-ce que comme client.
J'ai toujours souligné que le travail honnête
Ne déshonore pas, mais construit et génère du profit.
Et à ce titre est nécessaire. Individuellement, le travailleur
A mon entière sympathie. Mais ensuite
Quand il s'attroupe et prétend
Mettre son grain de sel là où il ne comprend rien
À savoir comment on dégage du profit et ainsi de suite
Je dis : arrête, frère, ça ne marche pas comme ça.
Tu es un travailleur, donc tu travailles.
Si tu me fais une grève et ne travailles plus, alors

Tu n'es plus un travailleur, mais
Un sujet dangereux et j'interviens.

Clark applaudit.

Mais afin que vous voyiez que tout se passera
Honnêtement et de bonne foi, il y a
Ici parmi nous un homme qui pour nous, je dirais
Même pour tous, sert de modèle de noble honnêteté
Et d'incorruptible morale, à savoir
Monsieur Dogsborough.

Les marchands de légumes applaudissent un peu plus fort.

Monsieur Dogsborough, je ressens

À cet instant profondément combien je vous
Dois de gratitude. La Providence
Nous a réunis. Qu'un homme comme vous
Ait fait de moi, plus jeune, le simple fils
Du Bronx, son ami d'élection, je dirais même
Son fils, je vous en saurai toujours gré.

Il empoigne la main flasque et pendouillante de Dogsborough et la secoue.

GIVOLA, à mi-voix.

Moment bouleversant ! Le père et le fils !

GIRI s'avance.

Messieurs, le chef nous parle avec son cœur !
Je le vois à vos mines, vous auriez quelques questions.
Allez-y ! Et sans crainte ! Nous ne bouffons
Personne s'il ne nous fait rien. Je le dis comme c'est :
Je ne suis pas un ami des longs discours et
Surtout pas des ergotages stériles
Du genre qui dit pis que pendre de tout
Avec plein de bofs et de mais pour ne mener à rien.
Mais des propositions saines, positives
Sur comment on peut faire ce qui
Doit être fait, nous les écoutons avec plaisir.
Accouchez !

Les marchands de légumes ne bougent pas.

GIVOLA, *mielleux*.

Et ne nous ménagez pas ! Je pense, vous me connaissez
Mon magasin de fleurs aussi !

UN GARDE DU CORPS.

Vive Givola !

GIVOLA.

Alors ce sera protection, ou massacre
Meurtre, arbitraire, vol, chantage ? Œil pour œil ?

PREMIER MARCHAND.

C'était plutôt paisible ces derniers temps.
Dans mon magasin, il n'y a pas eu de grabuge.

DEUXIÈME.

Dans le mien non plus.

TROISIÈME.

Pas non plus dans le mien.

GIVOLA.

Bizarre !

DEUXIÈME.

On a entendu dire que récemment
Dans les débits de boissons, ces choses que
Monsieur Ui nous a décrites sont arrivées
Qu'on a cassé les verres et vidé la gnôle par terre
Quand on ne paie pas la protection, mais, Dieu merci
Dans le commerce de légumes, c'est resté calme.

ROMA.

Et l'assassinat de Sheet ? Et la mort de Bowl ?
Vous trouvez ça calme ?

DEUXIÈME.

Ça concerne
Le chou-fleur, Monsieur Roma ?

ROMA.

Non. Un instant !

*Roma s'approche de Ui qui, après son grand discours, est resté assis
là, épuisé et indifférent. Après quelques mots, il fait signe à Giri*

*de venir et Givola aussi participe à un vif conciliabule à voix
basse. Puis Giri fait signe à l'un des gardes du corps et sort rapi-
dement avec lui.*

GIVOLA.

Chère assemblée ! J'apprends à l'instant
Qu'une pauvre femme demande à Monsieur Ui
D'écouter de sa part devant l'assemblée
Quelques mots de remerciement.

*Il va vers l'arrière et fait entrer une personne maquillée, outran-
cièrement vêtue – Dockdaisy – qui tient par la main une petite
fille. Tout trois s'approchent de Ui, qui s'est levé.*

Parlez, Madame Bowl !

Aux marchands de légumes.

J'apprends que c'est Madame Bowl, la jeune veuve
Du caissier en chef Bowl du Karfioltrust
Assassiné hier par une main inconnue alors que, conscient
De son devoir, il entrait en hâte dans l'hôtel de ville.
Madame Bowl !

DOCKDAISY.

Monsieur Ui, j'aimerais, dans mon profond chagrin qui
m'a envahie étant donné le meurtre insolent commis sur
mon pauvre mari, alors que pour accomplir son devoir de
citoyen, il allait entrer dans l'hôtel de ville, vous exprimer
mes sincères remerciements. C'est pour les fleurs que vous
nous avez envoyées, à moi et à ma petite fille âgée de six
ans, à qui l'on a volé son père.

À l'assemblée.

Messieurs, je suis juste une pauvre veuve et j'aimerais juste
dire que sans Monsieur Ui, je serais aujourd'hui à la rue, je
le jure quand vous voulez. Ma petite fille âgée de cinq ans
et moi, Monsieur Ui, on n'oubliera jamais ce que vous avez
fait.

Ui tend la main à Dockdaisy et flatte l'enfant sous le menton.

GIVOLA.

Bravo !

Traversant l'assemblée en diagonale arrive Giri, coiffé du chapeau de Bowl, suivi de quelques gangsters, lesquels traînent de gros bidons de pétrole. Ils se fraient un chemin vers la sortie.

UI.

Madame Bowl, mes condoléances pour la perte.
Ce déchainement vil et honteux doit cesser, car...

GIVOLA, *comme les marchands se mettent à partir.*

Stop !

La séance n'est pas encore levée. Maintenant
Notre ami James Greenwool va interpréter
À la mémoire du pauvre Bowl une chanson
Suivie d'une collecte pour la pauvre veuve.
C'est un baryton.

Un des gardes du corps s'avance et chante une chanson mièvre dans laquelle le mot « foyer » revient abondamment. Durant la prestation, les gangsters assis sont profondément plongés dans le plaisir de la musique, la tête appuyée dans les mains ou renversés en arrière les yeux fermés, etc. Les maigres applaudissements qui s'élèvent ensuite sont interrompus par les hurlements des sirènes de véhicules de police et de pompiers. Une grande fenêtre à l'arrière-plan s'est ouverte.

ROMA.

Le feu dans le quartier des docks !

UNE VOIX.

Où ?

UN GARDE DU CORPS *entre.*

Y a-t-il ici un

Marchand de légumes du nom de Hook ?

LE DEUXIÈME MARCHAND.

Ici ! Que se passe-t-il !

LE GARDE DU CORPS.

Votre entrepôt brûle.

Le marchand Hook se précipite dehors. Quelques-uns derrière lui. D'autres à la fenêtre.

ROMA.

Stop ! On reste ! Personne ne

Quitte la salle !

Au garde du corps.

Un incendie criminel ?

LE GARDE DU CORPS.

Oui, c'est sûr.

On a trouvé des bidons de pétrole, boss.

LE TROISIÈME MARCHAND.

On a charrié des bidons ici !

ROMA, *fou de rage.*

Comment ?

Quelqu'un prétend ici que c'est nous ?

UN GARDE DU CORPS *enfonce le Browning dans les côtes de l'homme.*

Qu'est-ce

Qu'on aurait charrié ici ? Des bidons ?

D'AUTRES GARDES DU CORPS *à d'autres marchands.*

Tu as vu des bidons ici ? Toi ?

LES MARCHANDS.

Moi non. Moi non plus.

ROMA.

J'espère bien !

GIVOLA, *vite.*

Le même homme

Qui ici à l'instant nous racontait comme

C'était paisible dans le commerce du chou-fleur

Voit maintenant son dépôt brûler ! Transformé en cendres

Par une main scélérate ! Vous ne voyez toujours pas ?

Vous êtes aveugles ? Mais unissez-vous ! Tout de suite !

UI, *hurlant.*

On est allé loin dans cette ville. D'abord meurtre

Puis incendie criminel ! Oui, chacun, me semble-t-il

Commence à y voir clair ! Chacun est concerné !

Un panneau apparaît.

« EN FÉVRIER 1933, LE BÂTIMENT DU REICHSTAG FUT LA PROIE DES FLAMMES. HITLER ACCUSA SES ENNEMIS D'INCENDIE CRIMINEL ET DONNA LE SIGNAL DE LA NUIT DES LONGS COUTEAUX. »

8

Le procès de l'incendie de l'entrepôt. Presse. Juge. Procureur. Avocat. Le jeune Dogsborough. Giri. Givola. Dockdaisy. Gardes du corps. Marchands de légumes et l'accusé Fish.

8A

Manuele Giri se tient devant la chaise des témoins et désigne l'accusé Fish qui est assis là, complètement apathique.

GIRI, *criant.*

C'est lui l'homme qui d'une main scélérate
A mis le feu ! Il tenait le bidon de pétrole
Serré contre lui quand je l'ai arrêté.

Lève-toi, hé, quand je te parle ! Lève-toi !

On fait lever Fish de force. Il vacille sur ses jambes.

LE JUGE.

Accusé, ressaisissez-vous. Vous comparez en justice.
Vous êtes inculpé d'incendie criminel. Réfléchissez à ce qui
est en jeu pour vous !

FISH *bafouille.*

Gueugueueu.

LE JUGE.

Où vous étiez-vous procuré le bidon

De pétrole ?

FISH.

Gueugueu.

Sur un regard du Juge, un médecin d'une élégance extrême et de sombre apparence se penche sur Fish puis échange un regard avec Giri.

LE MÉDECIN.

Il simule.

L'AVOCAT.

La défense

demande qu'on fasse venir d'autres médecins.

LE JUGE, *souriant*.

Refusé.

L'AVOCAT.

Monsieur Giri, comment se fait-il que vous ayez été
Sur les lieux lorsque s'est déclaré dans l'entrepôt de Monsieur
Hook le feu qui a réduit en cendres vingt-deux maisons ?

GIRI.

Je faisais une promenade digestive.

Quelques gardes du corps rient. Giri se joint au rire.

L'AVOCAT.

Êtes-vous informé, Monsieur Giri, que l'accusé
Fish est un chômeur qui, un jour avant l'incendie
Est venu à pied à Chicago où il n'avait jamais été
Auparavant ?

GIRI.

Quoi ? Comment ?

L'AVOCAT.

Le numéro de votre voiture est-il XXXXXX ?

GIRI.

En effet.

L'AVOCAT.

Cette voiture se trouvait-elle quatre heures avant
[l'incendie

Devant le restaurant de Dogsborough dans la 87^e Rue et
A-t-on traîné l'accusé Fish sans connaissance hors du res-
[taurant ?

GIRI.

Comment je le

Saurais ? Je me suis promené toute la journée en voiture
jusqu'à Cicero, où j'ai rencontré cinquante-deux personnes
qui peuvent jurer qu'elles m'ont vu.

Les gardes du corps rient.

L'AVOCAT.

Ne disiez-vous pas à l'instant que vous faisiez
À Chicago, dans le quartier des docks, une promenade
Digestive ?

GIRI.

Ça vous pose un problème que je mange

À Cicero et que je digère à Chicago, Monsieur ?

*Grand éclat de rire prolongé, auquel même le Juge se joint. Noir.
Un orgue joue la Marche funèbre de Chopin comme musique de
danse.*

8B

*Quand la lumière revient, le marchand de légumes Hook occupe
la chaise des témoins.*

L'AVOCAT.

Avez-vous déjà eu un litige avec l'accusé
Monsieur Hook ? L'avez-vous même
Déjà vu ?

HOOK.

Jamais.

L'AVOCAT.

Avez-vous vu Monsieur Giri ?

HOOK.

Oui. Dans le bureau du Karfioltrust le jour de l'incendie
De mon entrepôt.

L'AVOCAT.

Avant l'incendie ?

HOOK.

Juste avant

L'incendie. Il traversait la pièce avec quatre personnes qui

portaient des bidons de pétrole.
Agitation sur le banc de la presse et chez les gardes du corps.

LE JUGE.

Silence sur le banc de la presse !

L'AVOCAT.

Quel est le terrain que jouxte votre entrepôt
Monsieur Hook ?

HOOK.

Le terrain de la compagnie anciennement
Sheet. Mon entrepôt est relié par un passage
À la cour de la compagnie.

L'AVOCAT.

Êtes-vous informé, Monsieur Hook, que Monsieur Giri
Logeait dans la compagnie anciennement Sheet et avait
Donc accès au périmètre de la compagnie ?

HOOK.

Oui, en tant

Que magasinier.
*Grande agitation sur le banc de la presse. Les gardes du corps font
« ouh » et prennent une attitude menaçante envers Hook, l'Avocat et la presse. Le jeune Dogsborough va rapidement vers le Juge et lui dit quelque chose à l'oreille.*

LE JUGE.

Silence ! Les débats sont ajournés pour cause de malaise de
l'accusé.

Noir. L'orgue reprend la Marche funèbre de Chopin comme musicale de danse.

8C

Quand la lumière revient, Hook occupe la chaise des témoins. Il est affaissé sur lui-même, a une canne à côté de lui et des bandages autour de la tête et sur les yeux.

LE PROCUREUR.

Vous voyez mal, Hook ?

HOOK, péniblement.

Oui.

LE PROCUREUR.

Pouvez-vous
Dire que vous êtes en état de reconnaître quelqu'un
Clairement et distinctement ?

HOOK.

Non.

LE PROCUREUR.

Reconnaissez-vous par
[exemple

Cet homme là-bas ?
Il désigne Giri.

HOOK.

Non.

LE PROCUREUR.

Vous ne pouvez pas dire
Que vous l'avez déjà vu ?

HOOK.

Non.

LE PROCUREUR.

À présent une question très importante, Hook. Réfléchissez
Bien avant d'y répondre. La question
Est : votre entrepôt jouxte-t-il le terrain
De la compagnie anciennement Sheet ?

HOOK, après un silence.

Non.

LE PROCUREUR.

C'est tout.

Noir. L'orgue continue de jouer.

Quand la lumière revient, Dockdaisy occupe la chaise des témoins.

DOCKDAISY, *d'une voix mécanique.*

Je reconnais très bien l'accusé à son expression coupable et parce qu'il mesure un mètre soixante-dix. J'ai entendu dire par ma belle-sœur qu'il a été vu devant l'hôtel de ville à midi le jour où mon mari a été abattu en entrant dans l'hôtel de ville. Il avait un pistolet automatique, marque Webster, sous le bras et il faisait une impression louche.

Noir. L'orgue continue de jouer.

Quand la lumière revient, Giuseppe Givola occupe la chaise des témoins. Non loin se tient le garde du corps Greenwool.

LE PROCUREUR.

On a prétendu ici que dans le bureau du Karfioltrust, quelques personnes auraient emporté des bidons de pétrole avant que l'incendie criminel n'ait lieu. Que savez-vous là-dessus ?

GIVOLA.

Il ne peut s'agir que de

Monsieur Greenwool.

LE PROCUREUR.

Monsieur Greenwool est

Votre employé, Monsieur Givola ?

GIVOLA.

Oui.

LE PROCUREUR.

Quel est votre

Métier, Monsieur Givola ?

Marchand de fleurs.

LE PROCUREUR.

Est-ce une

Activité où l'on consomme particulièrement beaucoup
De pétrole ?

GIVOLA, *sérieux.*

Non. Seulement contre les pucerons.

LE PROCUREUR.

Que faisait Monsieur Greenwool dans le bureau du Karfioltrust ?

GIVOLA.

Il interprétait une chanson.

LE PROCUREUR.

Il ne peut donc pas

En même temps avoir transporté des bidons de pétrole
Vers l'entrepôt de Hook.

GIVOLA.

Totalement impossible. Par caractère il n'est pas
Homme à commettre des incendies criminels. C'est un baryton.

LE PROCUREUR.

Je m'en remets au tribunal pour décider si le témoin
Greenwool doit chanter le beau refrain qu'il chantait
Dans le bureau du Karfioltrust, pendant qu'on allumait
L'incendie.

LE JUGE.

La Cour ne l'estime pas nécessaire.

GIVOLA.

Je proteste.

Il se lève.

C'est insensé, ce qu'on en rajoute

Ici ; de jeunes gars, immaculés dans le sang, qui ne font
Que tirer un peu et trop au grand jour, sont traités ici
Comme de sombres malfrats. C'est révoltant.

Rires. Noir. L'orgue continue de jouer.

Quand la lumière revient, la Cour présente tous les signes d'un épuisement total.

LE JUGE.

La presse a fait des allusions selon lesquelles la Cour pourrait être exposée à une pression venue d'un certain côté. La Cour constate qu'elle n'a été exposée à aucune pression venue d'aucun côté et qu'elle statue en totale liberté. Je pense que cette déclaration suffit.

LE PROCUREUR.

Votre Honneur ! Eu égard au fait que l'accusé Fish s'obstine à simuler une démence, l'accusation tient pour impossible la poursuite de ses interrogatoires. Nous demandons donc...

L'AVOCAT.

Votre Honneur ! L'accusé revient à lui !

Agitation.

FISH *semble se réveiller.*

Gueugueudegueueguelo.

L'AVOCAT.

De l'eau ! Votre Honneur, je demande l'interrogatoire de l'accusé Fish !

Grande agitation.

LE PROCUREUR.

Je proteste ! Pas le moindre indice ne laisse à penser que Fish a toute sa raison. Tout cela n'est que cinéma de la défense, effets de manches à sensation, subornation du public !

FISH.

De l'eau.

Soutenu par l'Avocat, il se lève.

L'AVOCAT.

Pouvez-vous répondre, Fish ?

FISH.

Guoui.

L'AVOCAT.

Fish, dites au tribunal : le 28 du mois dernier, avez-vous mis le feu à un entrepôt de légumes sur les docks, oui ou non ?

FISH.

Gnonle.

L'AVOCAT.

Quand êtes-vous venu à Chicago, Fish ?

FISH.

De l'eau.

L'AVOCAT.

De l'eau !

Agitation. Le jeune Dogsborough s'est approché du Juge et cherche à le convaincre, énervé.

GIRI *se lève de toute sa hauteur et hurle.*

Cinéma ! Mensonge ! Mensonge !

L'AVOCAT.

Avez-vous vu cet homme

Il désigne Giri.

auparavant ?

FISH.

Oui. De l'eau.

L'AVOCAT.

Où ? Était-ce dans le restaurant de Dogsborough sur les docks ?

FISH, *à voix basse.*

Oui.

Grande agitation. Les gardes du corps sortent les Brownings et font des huées. Le Médecin accourt avec un verre. Il en fait ingurgiter le contenu à Fish avant que l'Avocat puisse lui enlever le verre des mains.

L'AVOCAT.

Je proteste ! Je demande une expertise de ce verre !

LE JUGE *échange des regards avec le Procureur.*
Demande rejetée.

L'AVOCAT.

Votre Honneur !
La bouche de la vérité, que l'on ne peut pas
Étouffer avec de la terre, on veut ici l'étouffer
Avec du papier, un jugement de Votre Honneur
Comme si l'on espérait que vous soyez Votre Déshonneur !
On crie ici à la justice : haut les mains !
Notre ville, en une semaine vieillie
De devoir se défendre, à bout de forces, contre
Cette engeance sanguinaire de quelques monstres à peine
Doit-elle voir en plus la justice égorgée
Non seulement égorgée, déshonorée, car
S'adonnant à la violence ? Votre Honneur
Suspendez les débats !

LE PROCUREUR.

Objection ! Objection !

GIRI.

Espèce de chien ! Chien corrompu jusqu'à l'os ! Menteur !
Empoisonneur toi-même ! Sors seulement d'ici
Et je t'arrache les tripes ! Criminel !

L'AVOCAT.

Toute la ville connaît cet homme !

GIRI, *fou de rage.*

Ta gueule !

Comme le Juge veut l'interrompre.

Toi aussi ! Toi aussi ta gueule ! Si tu tiens à ta peau !
Comme il suffoque, le Juge parvient à prendre la parole.

LE JUGE.

Je demande le silence ! L'Avocat devra répondre d'offense
au tribunal. L'indignation de Monsieur Giri est très com-
préhensible pour le tribunal.

À l'Avocat.

Poursuivez !

L'AVOCAT.

Fish ! Vous a-t-on donné à boire dans le restaurant de
Dogsborough ? Fish ! Fish !

FISH, *laissant pendre sa tête, inerte.*
Gueugueugueu.

L'AVOCAT.

Fish ! Fish ! Fish !

GIRI *hurlant.*

Oui, tu peux bien l'appeler ! Mais le pneu est crevé !
On verra bien qui est le maître ici dans cette ville !

*Le noir se fait dans une grande agitation. L'orgue reprend la
Marche funèbre de Chopin comme musique de danse.*

8G

*Quand la lumière revient pour la dernière fois, le Juge est debout
et prononce le verdict d'une voix atone. L'accusé Fish est blanc
comme un linge.*

LE JUGE.

Charles Fish, pour incendie criminel je vous condamne à
quinze ans de cachot.

Un panneau apparaît.

« LORS D'UN GRAND PROCÈS, LE PROCÈS DE L'INCENDIE DU
REICHSTAG, LE TRIBUNAL DU REICH DE LEIPZIG
CONDAMNA À MORT UN CHÔMEUR DROGUÉ. LES INCEN-
DIAIRES RESTÈRENT IMPUNIS. »

Cicero. Une femme ruisselante de sang s'extirpe d'un camion criblé de balles et avance en chancelant.

LA FEMME.

À l'aide ! Vous ! Ne vous enfuyez pas ! Vous devez témoigner !
Mon mari dans le véhicule là-bas y est passé ! Aidez-moi !
[Aidez-moi !

Mon bras aussi est fichu... et aussi le véhicule !
J'aurais besoin d'un chiffon pour le bras... Ils nous abattent
Comme ils chasseraient des mouches de leur verre de bière !
Mon Dieu ! Mais aidez-moi ! Il n'y a personne... Mon mari !
Bande d'assassins ! Mais je sais qui c'est ! C'est
Ui !

Folle de rage.

Monstre ! Espèce de rebut parmi le rebut !
Ordure, qui dégoûte même l'ordure, au point qu'elle dit :
Où vais-je me laver ? Dernier des poux que tu es !
Et tout le monde tolère ça ! Et nous y passons !
Vous ! C'est Ui ! Ui !

À proximité immédiate crépite une mitraillette et la femme s'écroule.

Ui et le reste !

Où êtes-vous ! Aidez-moi ! Personne n'arrête cette peste ?

La villa de Dogsborough. La nuit vers le matin. Dogsborough rédige son testament et ses aveux.

DOGSBOROUGH.

Ainsi moi, l'honnête Dogsborough
J'ai consenti à tout ce que ce gang sanglant

A tramé et commis, après que j'ai traversé
Quatre-vingts hivers avec dignité. Ô ciel !
J'entends ceux qui m'ont connu avant dire
Que je ne sais rien, et que si je savais
Jamais je ne tolérerais. Mais je sais tout.
Sais qui a allumé l'entrepôt de Hook.
Sais qui a traîné et drogué le pauvre Fish.
Sais que Roma était chez Sheet au moment de
Sa mort sanglante, le billet de bateau en poche.
Sais que Giri a descendu ce Bowl
Ce midi-là devant l'hôtel de ville, parce qu'il
En savait trop sur l'honnête Dogsborough.
Sais qu'il a abattu Hook, et l'ai vu avec le chapeau de Hook.
Sais qu'il y a cinq meurtres de Givola, que je
Mentionne en annexe, et sais tout sur Ui et que lui
Savait tout, de la mort de Sheet et Bowl aux
Meurtres de Givola et tout sur l'incendie.
Tout ça je le savais, et tout ça je l'ai
Toléré, moi, votre honnête Dogsborough, par soif
De richesse et par peur que vous doutiez de moi.

Mammouth Hotel. Suite de Ui. Ui est affalé dans un profond fauteuil et fixe le vide. Givola écrit quelque chose, et deux gardes du corps regardent par-dessus son épaule en ricanant.

GIVOLA.

Je laisse donc, moi, Dogsborough, au bon
Et zélé Givola mon bistrot, au vaillant
Mais quelque peu fougueux Giri cette villa
Au brave Roma mon fils. Je vous demande
De faire de Giri un juge et de Roma
Le chef de la police, mais de mon Givola
Le bienfaiteur des pauvres. Je vous recommande
Chaleureusement Arturo Ui à mon propre poste.
Il en est digne. Croyez-en votre vieux
Et honnête Dogsborough ! – Je crois que ça suffit.
Et j'espère qu'il va claquer bientôt. – Ce testament
Fera merveille. Depuis qu'on sait qu'il est mourant
Et qu'on peut espérer enterrer le vieux proprement
Et plus ou moins convenablement, on s'active
À la toilette du corps. Il faut une pierre tombale
Avec une jolie épitaphe. La race des corbeaux
Vit bien depuis toujours de la bonne réputation
Du très célèbre corbeau blanc, que l'on
A vu on ne sait quand et on ne sait où.
Le vieux est donc leur corbeau blanc
Voilà donc à quoi leur corbeau blanc ressemble.
Le Giri, chef, tourne d'ailleurs trop
Autour de lui à mon goût. Je trouve ça pas bien.

Ui *sursautant*.

Giri ? Qu'y a-t-il avec Giri ?

GIVOLA.

Oh, je dis

Il tourne un peu beaucoup autour de Dogsborough.

Ui.

Je ne lui fais pas confiance.

Apparition de Giri, coiffé d'un nouveau chapeau, celui de Hook.

GIVOLA.

Moi non plus ! Cher Giri

Où en est l'apoplexie de Dogsborough ?

GIRI.

Il refuse

La visite du docteur.

GIVOLA.

De notre cher docteur

Qui a si bien pris soin de Fish ?

GIRI.

Un autre

Je ne le laisse pas approcher. Le vieux cause trop.

Ui.

Peut-être aussi qu'on cause trop devant lui...

GIRI.

Ça veut dire quoi ?

À Givola.

C'est toi, moufette, qui t'es encore

Lâché par ici ?

GIVOLA, *soucieux*.

Lis le testament

Mon cher Giri !

GIRI *le lui arrache*.

Quoi, Roma chef de la police ?

Vous êtes fous ?

GIVOLA.

Il l'exige. Je suis aussi

Contre, Giri. À notre Roma, on ne peut hélas

Pas lui faire confiance pour deux ronds.

Apparition de Roma, suivi de gardes du corps.

Salut, Roma !

Tiens, lis le testament !

ROMA *l'arrache à Giri.*

Donne ça ! Bon, Giri

Devient juge. Et où est le papelard du vieux ?

GIRI.

Il l'a encore et essaye de le faire sortir en douce.

Cinq fois déjà j'ai chopé son fils.

ROMA *tend la main.*

Allez donne, Giri.

GIRI.

Quoi ? Je ne l'ai pas.

ROMA.

Tu l'as, chien.

Ils se font face, fous de rage.

ROMA.

Je sais ce que tu manigances.

L'histoire de Sheet là-dedans me concerne.

GIRI.

Il y a aussi

L'histoire de Bowl là-dedans, qui me concerne !

ROMA.

C'est sûr.

Mais vous êtes des crapules et je suis un homme.

Je te connais, Giri, et toi, Givola, aussi !

Même ton pied bot je n'y crois pas.

Pourquoi je vous croise toujours ici ? Que manigancez-vous ?

Que te chuchotent-ils à l'oreille sur moi, Arturo ?

N'allez pas trop loin, vous ! Si je remarque quelque chose

Je vous efface tous comme des taches de sang !

GIRI.

Ne me parle pas comme on parle aux assassins !

ROMA, *aux gardes du corps.*

Là il pense à vous ! Voilà comment on parle de vous
[maintenant !

Au quartier général ! Des assassins !

Ils sont avec les messieurs du Karfioltrust.

En désignant Giri.

– Cette chemise en soie vient du tailleur de Clark –

Vous faites leur sale boulot.

À Ui.

Et tu le tolères.

Ui, *comme s'il se réveillait.*

Je tolère quoi ?

GIVOLA.

Qu'il fasse tirer sur des camions de

Caruther ! Caruther est dans le trust.

Ui.

Vous avez tiré sur des camions de Caruther ?

ROMA.

C'était juste une action autonome

De quelques-uns des miens. Les gars ne comprennent

Pas toujours pourquoi c'est forcément les petits

Magasins minables qui doivent suer sang et eau

Et pas aussi les entrepôts rutilants.

Bon Dieu, même moi je ne le comprends pas toujours,

[Arturo !

GIVOLA.

Le trust est fou de rage en tout cas.

GIRI.

Clark disait hier

Ils attendent juste que ça se reproduise.

Il est allé voir Dogsborough pour ça.

Ui, *en rogne.*

Ernesto

Ce genre de chose ne doit pas arriver.

GIRI.

Interviens, chef !

Sinon les gars te danseront sur le ventre !

GIVOLA.

Le trust est fou de rage, chef !

ROMA sort son *Browning*, aux deux autres.

Bon, mains en l'air !

À leurs gardes du corps.

Vous aussi !

Tout le monde mains en l'air et pas de blagues !

Et contre le mur !

Givola, ses hommes et Giri lèvent les mains en l'air et reculent sans se presser vers le mur.

UI, indifférent.

Mais que se passe-t-il, Ernesto

Ne me les énerve pas ! Pourquoi vous chamailler ?

Un tir sur un camion de légumes ! C'est le genre

De chose qui se règle. Tout le reste baigne

Dans l'huile et marche parfaitement.

L'incendie a été un succès. Les magasins payent.

Trente pour cent pour un peu de protection ! En moins

D'une semaine toute une partie de la ville

A été mise à genoux. Plus une main ne se lève

Contre nous. Et j'ai d'autres plans

Et des plus grands.

GIVOLA, vite.

Lesquels, j'aimerais savoir !

GIRI.

Les plans, je les emmerde ! Fais en sorte que je puisse

Baisser les mains !

ROMA.

Il vaut mieux, Arturo

Qu'on leur laisse les mains en l'air !

GIVOLA.

Ça aura de l'allure

Si Clark entre et nous trouve comme ça !

Ernesto, remballe le *Browning* !

ROMA.

Pas moi.

Réveille-toi, Arturo ! Tu ne vois donc pas comme ils

Te mènent en bateau ? Comme ils te baladent

Avec ces Clark et Dogsborough ! « Si Clark

Entre et nous voit ! » Où est le fric de la

Compagnie maritime ? Nous n'en voyons rien.

Les gars canardent dans les magasins, traînent

Des bidons vers des entrepôts en râlant : Arturo

Ne nous connaît plus, nous qui avons tout fait pour lui.

Il joue l'armateur et le grand monsieur.

Réveille-toi, Arturo !

GIRI.

Oui, et crache le morceau

Et dis-nous avec qui tu es.

UI se lève d'un bond.

Ça veut dire que vous me mettez

Le pistolet sur la tempe ? Non, comme ça on

N'obtient rien de moi. Pas comme ça. Si l'on me

Menace, on doit s'en prendre à soi-même

Pour tout ce qui s'ensuit. Je suis un homme indulgent.

Mais les menaces, je ne supporte pas. Qui ne me fait pas

Confiance aveuglément peut passer son chemin. Et

Ici on ne fait pas de calculs. Chez moi c'est :

Le devoir accompli, et jusqu'au bout du bout !

Et je dis, moi, qui mérite quoi ; car pour mériter

Il faut faire son métier ! Ce que j'exige de vous

C'est de la confiance et encore de la confiance !

Il vous manque la foi ! Et quand il n'y en a pas

Tout est fichu. Pourquoi ai-je pu réaliser tout ça

À votre avis ? Parce que j'avais la foi !

Parce que je croyais fanatiquement à la cause !

Et avec la foi, rien d'autre que la foi

Je me suis attaqué à cette ville et je l'ai

Mise à genoux. Avec la foi je me suis rapproché

De Dogsborough, et avec la foi je suis entré
À l'hôtel de ville. Dans mes mains nues rien d'autre
Que ma foi inébranlable !

ROMA.

Et

Le Browning !

Ui.

Non. Lui, d'autres l'ont aussi.
Mais ce qu'ils n'ont pas, c'est la foi profonde
Qu'ils sont prédestinés à être le guide. Et c'est ainsi
Que vous devez croire en moi ! Croire, vous devez croire !
Que je veux le meilleur pour vous et que je sais
Ce qu'est le meilleur. Et donc aussi que je trouverai
Le chemin qui nous mènera à la victoire. Si
Dogsborough devait partir, je déciderai
Qui ici deviendra quoi. Je ne peux dire qu'une chose :
Vous serez satisfaits.

GIVOLA *met la main sur sa poitrine.*

Arturo !

ROMA, *avec mauvaise humeur.*

Dégagez !

Giri, Givola et les gardes du corps de Givola sortent lentement, les mains en l'air.

GIRI, *en sortant, à Roma.*

Ton chapeau me plaît.

GIVOLA, *en sortant.*

Si cher Roma...

ROMA.

Dehors !

N'oublie pas le rire, Giri le clown, et toi
Givola le voleur, emporte ton pied bot
Même si lui aussi tu l'as sûrement volé !

Lorsqu'ils sont sortis, Ui retombe dans sa rumination.

Ui.

Laisse-moi seul !

ROMA.

Arturo, si je n'avais pas
Précisément cette foi en toi, que tu viens de
Décrire, dans certains cas je ne saurais pas comment
Regarder mes hommes droit dans les yeux.
Nous devons agir ! Et tout de suite ! Le Giri
Projette des coups tordus !

Ui.

Ernesto ! Je projette de nouvelles
Et grandes choses à présent. Oublie le Giri !
Ernesto, toi qui es mon plus vieil ami
Et fidèle lieutenant, je veux désormais t'initier
À mon nouveau plan, qui est bien avancé.

ROMA, *rayonnant.*

J'écoute ! Ce que j'ai à te dire

Concernant le Giri peut bien attendre.

Il s'assied à côté de lui. Ses hommes attendent, debout dans le coin.

Ui.

Nous en avons

Fini avec Chicago. Je veux avoir plus.

ROMA.

Plus ?

Ui.

Il n'y a pas que le commerce de légumes ici.

ROMA.

Non.

Mais, comment prendre pied ailleurs ?

Ui.

Par la grande porte.

Et par la petite porte. Et par les fenêtres.
Repoussés et rameutés, appelés et décriés.
Par la menace et la prière, la propagande et l'insulte.
Par la violence douce et l'étreinte de fer.
Bref, comme ici.

ROMA.

Mais : autre part c'est autrement.

UI.

Je pense à une répétition générale en bonne
Et due forme dans une petite ville. Alors on verra
Si autre part c'est autrement, ce que je ne crois pas.

ROMA.

Où veux-tu que la répétition générale ait lieu ?

UI.

À Cicero.

ROMA.

Mais là-bas il y a ce Dullfeet
Avec son journal pour le commerce de légumes
Et le recueillement intérieur, qui chaque samedi
Me traite de meurtrier de Sheet.

UI.

Il faudrait que ça cesse.

ROMA.

Ça pourrait.
Ce genre de gratte-papier a aussi des ennemis. Le noir
Des rotatives fait que certains voient rouge. Moi par exem-
[ple. Oui
Je pense que les insultes pourraient cesser, Arturo.

UI.

Il faudrait que ça cesse vite. Le trust négocie déjà
Avec Cicero. D'abord, nous voulons bien paisiblement
Vendre du chou-fleur.

ROMA.

Qui négocie ?

UI.

Clark.

Mais il a des difficultés. À cause de nous.

ROMA.

Bon. Donc Clark est aussi dans le coup. Ce Clark

Je n'ai aucune confiance en lui.

UI.

On dit à Cicero :

Nous suivons le Karfioltrust comme son ombre.
On veut du chou-fleur. Mais pas de nous en prime.
Les magasins tremblent devant nous et pas seulement eux :
La femme de Dullfeet dirige à Cicero
Depuis des années une affaire d'import
De légumes et rejoindrait bien le Karfioltrust.
Si nous n'y étions pas, elle y serait déjà.

ROMA.

Alors le plan de pousser jusqu'à Cicero
N'est même pas de toi ? C'est juste un plan du trust ?
Arturo, maintenant je comprends tout. Tout !
C'est clair, ce qui se trame là !

UI.

Où ?

ROMA.

Dans le trust !

Dans la villa de Dogsborough ! Le testament de Dogsborough !
C'est une manœuvre du trust ! Ils veulent l'annexion
De Cicero. Tu gênes. Mais comment se
Débarasser de toi ? Tu les tiens :
Ils avaient besoin de toi pour leurs saloperies
Et pour ça ils ont toléré ce que tu as fait.
Que faire de toi ? Eh bien, Dogsborough avoue !
Le vieux passe l'arme à gauche en battant sa coulpe.
Le chou-fleur se tient tout autour et prend ému
Le papier entre ses griffes et le lit
En sanglotant à la presse : à quel point il regrette
Et leur ordonne d'urgence d'éradiquer la peste
Que lui-même – oui, il l'avoue – a introduite
Chez eux et de revenir au bon vieux
Et honnête commerce du chou-fleur.
C'est ça le plan, Arturo. Ils sont tous dans le coup :

Le Giri, qui fait gribouiller des testaments
À Dogsborough et qui est ami avec Clark
Lequel a des difficultés à cause de nous à Cicero
Et veut être peinard pour pelleter le fric.
Le Givola, qui flaire la charogne. – Ce Dogsborough
Le vieux et honnête Dogsborough, qui gribouille là
Des torchons perfides, qui te crépissent
De boue, doit d'abord dégager, sinon
Il tournera vinaigre, mon gars, ton plan Cicero !

Ui.
Tu veux dire, c'est un complot ? C'est vrai, ils ne m'ont
Pas laissé approcher de Cicero. Ça m'a frappé.

ROMA.
Arturo, je t'en conjure, laisse-moi régler cette
Affaire ! Écoute-moi : je fonce aujourd'hui même
Avec mes gars chez Dogsborough, sors le vieux
De sa villa, lui dis, à la clinique, et le livre
Au mausolée. Terminé.

Ui.
Mais
Le Giri est dans la villa.

ROMA.
Et il peut
Y rester.
Ils se regardent.
D'une pierre deux coups.

Ui.
Givola ?

ROMA.
Je lui rends visite au retour. Et commande
Dans son magasin de fleurs de grosses couronnes
Pour Dogsborough. Et pour Giri le rigolo.
Je paye cash.
Il montre son Browning.

Ui.
Ernesto, ce plan minable
Concocté par Dogsborough et Clark et Dullfeet
De m'éjecter du business à Cicero
En me taxant froidement de criminel
Doit être déjoué sans états d'âme. Je compte
Sur toi.

ROMA.
Tu peux. Mais, tu dois être présent
Avant qu'on attaque, et gonfler les gars à bloc
Pour qu'ils voient l'affaire sous le bon angle. Les
Discours ce n'est pas mon fort.

Ui *lui serre la main.*
Entendu.

ROMA.
Je le savais, Arturo ! C'est ainsi, pas autrement
Que ta décision doit tomber. Quoi, nous deux !
Comment, toi et moi ! Comme au bon vieux temps !
À ses hommes.
Arturo est avec nous ! Qu'est-ce que je vous disais ?

Ui.
Je viendrai.
ROMA.
À onze heures.

Ui.
Où ça ?

ROMA.
À l'entrepôt.
Je suis un autre homme ! Les affaires reprennent !
Il sort rapidement avec ses hommes. Ui, marchant de long en large, met au point le discours qu'il veut tenir aux hommes de Roma.

Ui.
Amis ! Malencontreusement il m'est
Venu aux oreilles que derrière mon dos

Se prépare une trahison des plus ignobles. Des hommes
De mon entourage proche, en qui j'avais
Une confiance absolue, ont récemment
Formé une bande et, fous d'ambition, cupides
Et infidèles par nature, ont décidé
Pactisant avec les seigneurs du chou-fleur – non, ça ne va pas –
Pactisant – avec quoi ? J'y suis : la police
De vous dégager froidement. J'entends dire
Que même moi, on en veut à ma vie ! Mon infinie
Patience est maintenant à bout ! J'ordonne donc
Que, sous la direction d'Ernesto Roma, qui
A mon entière confiance, cette nuit vous...

Apparition de Clark, Giri et Betty Dullfeet.

GIRI, *comme Ui effrayé lève les yeux.*

C'est nous, chef !

CLARK.

Ui, voici Madame Dullfeet de Cicero !
C'est le souhait du trust que vous écoutiez
Madame Dullfeet et vous entendiez avec elle.

Ui, *sombre.*

Soit.

CLARK.

Dans les négociations de fusion qui sont dans l'air
Entre le trust des légumes de Chicago et Cicero
Comme vous le savez, Cicero a émis des
Réserves contre vous en tant qu'actionnaire.
Le trust a réussi en fin de compte à écarter
Cette objection, et Madame Dullfeet vient...

MADAME DULLFEET.

Pour dissiper le malentendu. Au nom aussi
De mon mari, Monsieur Dullfeet, j'aimerais
Souligner que sa récente croisade dans la presse
Ne vous visait pas, Monsieur Ui.

Ui.

Qui visait-elle alors ?

CLARK.

Très bien, Ui, sans détour : le « suicide » de Sheet
A beaucoup déplu à Cicero. L'homme
Quoi qu'il ait été d'autre, était un armateur
Un homme de bien et pas un n'importe qui
Un moins que rien, qui va vers le rien, sur lequel il
N'y a rien à dire. Et encore une chose : l'entrepôt
De Caruther se plaint qu'un de ses véhicules
A été endommagé. Dans les deux cas
Un de vos hommes, Ui, est impliqué.

MADAME DULLFEET.

À Cicero un enfant sait qu'il y a du sang
Sur le chou-fleur du trust.

Ui.

Quel culot.

MADAME DULLFEET.

Non, non. Ce n'est pas contre vous. Plus depuis
Que Monsieur Clark répond de vous. C'est juste
Cet Ernesto Roma.

CLARK, *vite.*

Tête froide, Ui !

GIRI.

Cicero...

Ui.

Ça je ne veux pas l'entendre. Pour qui me prend-on ?
Stop ! Stop ! Ernesto Roma est mon homme.
Je ne me laisse pas dicter de quels hommes
J'ai le droit de m'entourer. C'est un affront
Que je ne tolère pas.

GIRI.

Chef !

MADAME DULLFEET.

Ignatius Dullfeet
Se battra contre des êtres comme ce Roma

Jusqu'à son dernier souffle.

CLARK, *froidement*.

À juste titre.

Le trust est avec lui dans cette affaire.

Ui, soyez raisonnable. L'amitié et le

Business font deux. Alors qu'en est-il ?

UI, *froidement lui aussi*.

Monsieur Clark, je n'ai rien à ajouter à cela.

CLARK.

Madame Dullfeet, je déplore profondément

L'issue de cette entrevue.

En sortant, à Ui.

Pas malin, Ui.

Ui et Giri, restés seuls, ne se regardent pas.

GIRI.

Ça, après l'attaque de l'entrepôt de Caruther

Ça signifie la bagarre. C'est clair.

UI.

Je ne crains pas la bagarre.

GIRI.

Très bien, ne la crains pas ! Tu n'auras que le trust

La presse, Dogsborough et ses sbires

Face à toi et la ville tout entière !

Chef, écoute la raison et ne te laisse pas...

UI.

Je n'ai pas besoin de conseils. Je connais mon devoir.

Un panneau apparaît.

« LA MORT IMMINENTE DU VIEUX HINDENBURG DÉCLEN-
CHA DANS LE CAMP DES NAZIS DES BAGARRES ACHARNÉES.
DES CERCLES INFLUENTS TENAIENT À CE QU'ERNST RÖHM
SOIT ÉCARTÉ. AU COIN DE LA RUE IL Y AVAIT L'OCCUPATION
DE L'AUTRICHE. »

Entrepôt. Nuit. On entend qu'il pleut. Ernesto Roma et le jeune Inna. À l'arrière-plan des porte-flingues.

INNA.

Il est une heure.

ROMA.

Il doit être retenu.

INNA.

Ce serait possible qu'il hésite ?

ROMA.

Ce serait possible.

Arturo tient tellement à ses hommes

Qu'il préfère se sacrifier que les sacrifier eux.

Même ces rats de Givola et Giri

Il n'arrive pas à les ignorer. Et alors il lambine

Et lutte avec lui-même, et il sera peut-être deux heures

Voire même trois heures. Mais il viendra. Sûr.

Je le connais, Inna.

Un temps.

Quand je verrai ce Giri

Par terre, je me sentirai aussi léger que

Quand j'ai pissé un coup.

Bon, ça ne va pas tarder.

INNA.

Ces nuits de pluie

T'écorchent les nerfs.

ROMA.

Voilà pourquoi je les aime.

Parmi les nuits, les plus noires.

Parmi les voitures, les plus rapides

Et parmi les amis, les plus décidés.

INNA.

Depuis combien d'années

Le connais-tu ?
 ROMA.
 Environ dix-huit.
 INNA.
 C'est long.
 UN PORTE-FLINGUE, *vers l'avant.*
 Les gars veulent un coup à boire.
 ROMA.
 Rien.
 Cette nuit il me les faut à jeun.
Un petit homme est amené par des gardes du corps.
 LE PETIT, *à bout de souffle.*
 Grabuge en vue !
 Deux voitures blindées sont là, du commissariat !
 Bourrées de policiers !
 ROMA.
 Descendez
 Le rideau ! Ça n'a rien à voir avec nous, mais
 Prudence est mère de sûreté.
Lentement, un rideau de fer bloque la porte de l'entrepôt.
 ROMA.
 Le passage est libre ?
 INNA *acquiesce.*
 C'est curieux, le tabac. Quand on fume, on a l'air d'avoir
 [du sang-froid.
 Et quand on fait ce que fait celui qui a du sang-froid
 Et qu'on fume, on a du sang-froid.
 ROMA, *souriant.*
 Tends la main !
 INNA *le fait.*
 Elle tremble. C'est mauvais.
 ROMA.
 Je ne trouve pas ça mauvais.
 Les flics, je n'en pense rien de bon. Sont insensibles.

Rien ne leur fait mal et ils ne font mal à personne.
 Pas sérieusement. Tremble sans crainte ! L'aiguille d'acier
 Dans la boussole tremble aussi, avant de se
 Stabiliser. Ta main veut savoir où est
 Le pôle, c'est tout.
 UN CRI *depuis les coulisses.*
 Voiture de police
 Dans Churchstreet !
 ROMA, *fort.*
 Elle s'arrête ?
 LA VOIX.
 Elle continue.
 UN PORTE-FLINGUE, *vers l'intérieur.*
 Deux véhicules au coin, phares tamisés !
 ROMA.
 C'est contre Arturo ! Givola et Giri
 L'ont balancé ! Il fonce tête baissée dans le piège !
 Nous devons aller à sa rencontre. Venez !
 UN PORTE-FLINGUE.
 C'est du suicide !
 ROMA.
 Même si c'est du suicide, alors c'est l'heure du suicide.
 Bon sang ! Dix-huit ans d'amitié !
 INNA, *d'une voix claire.*
 Levez le blindage !
 Vos sulfateuses sont prêtes ?
 UN PORTE-FLINGUE.
 Prêtes.
 INNA.
 Levez !
Le rideau blindé se lève lentement. Entrent d'un pas rapide Ui et Givola, suivis de gardes du corps.
 ROMA.
 Arturo !

INNA, à voix basse.

Oui, et Givola !

ROMA.

Que se passe-t-il ?

On se fait un sang d'encre pour toi, Arturo !
Grand éclat de rire.

Putain !

Tout va bien !

Ui, d'une voix rauque.

Pourquoi ça n'irait pas ?

INNA.

On pensait qu'il y avait un os. Tu peux vraiment

Lui serrer la main, chef. Il voulait à l'instant

Qu'on se jette au feu pour toi. Pas vrai ?

Ui va vers Roma et lui tend la main. Roma la prend en riant. À cet instant où il ne peut pas saisir son Browning, Givola, l'arme à la hanche, le descend à la vitesse de l'éclair.

Ui.

Poussez-les dans le coin !

Les hommes de Roma restent interdits et, Inna en tête, sont poussés dans le coin. Givola se penche sur Roma, qui est étendu par terre.

GIVOLA.

Il respire encore.

Ui.

Achevez-le.

À ceux qui sont contre le mur.

Votre odieux attentat contre moi est découvert.

Vos plans contre Dogsborough aussi

Sont dévoilés. Je vous ai devancés

À la dernière minute. Toute résistance est inutile.

Je vous apprendrai à vous rebiffer contre moi !

Un joli nid !

GIVOLA.

Pas un seul sans arme !

À propos de Roma.

Il revient encore une fois à lui : il n'a pas de bol.

Ui.

Je suis dans la villa de Dogsborough cette nuit.
Il sort rapidement.

INNA, contre le mur.

Espèce de sales rats ! Traîtres !

GIVOLA, excité.

Tirez !

Ceux qui sont contre le mur sont fauchés par les mitraillettes.

ROMA revient à lui.

Givola ! Putain.

Il se retourne avec difficulté, son visage est blanc comme un linge.
Que s'est-il passé ici ?

GIVOLA.

Rien.

Des traîtres sont passés en jugement.

ROMA.

Chien !

Qu'as-tu fait de mes hommes ?

Givola ne répond pas.

Et d'Arturo ? Meurtre ! Je le savais ! Chiens !

Le cherchant par terre.

Où est-il ?

GIVOLA.

Parti !

ROMA, pendant qu'on le traîne vers le mur.

Chiens ! Chiens !

GIVOLA, avec froideur.

Ma patte est courte, hein ? Tes idées aussi.

Maintenant saute sur tes pattes et va contre le mur !

Un panneau apparaît.

« DANS LA NUIT DU 30 JUIN 1934, HITLER ATTAQUA PAR SURPRISE SON AMI RÖHM DANS UNE AUBERGE, OÙ CELUI-CI L'ATTENDAIT POUR LANCER AVEC LUI UN COUP D'ÉTAT CONTRE HINDENBURG ET GÖRING. »

12

Le magasin de fleurs de Givola. Entrent Ignatius Dullfeet, un homme pas plus grand qu'un gamin, et Betty Dullfeet.

DULLFEET.

Je n'aime pas faire ça.

BETTY.

Pourquoi pas ? Ce Roma

N'est plus là.

DULLFEET.

Assassiné.

BETTY.

Et alors ! Il n'est plus là !

Clark dit de Ui que les folles années de jeunesse
Par lesquelles les meilleurs passent sont finies.

Ui a montré qu'il entend maintenant renoncer
Au mode brutal. Poursuivre les attaques

Ne ferait que réveiller les pires instincts

Et toi-même, Ignatius, tu serais le premier

En danger. Mais si à présent tu gardes le silence

Ils t'épargneront.

DULLFEET.

Que le silence m'aide

N'est pas certain.

BETTY.

Il aide. Ce ne sont pas des bêtes.

Des coulisses entre Giri, coiffé du chapeau de Roma.

GIRI.

Salut, vous êtes déjà là ? Le chef est à l'intérieur.

Il sera ravi. Malheureusement je dois partir.

Et vite. Avant qu'on ne me voie ici :

J'ai piqué un chapeau à Givola.

Il rit à faire tomber les stucs du plafond et sort en saluant de la main.

DULLFEET.

Grave quand ils grondent, plus grave quand ils rient.

BETTY.

Ne parle pas, Ignatius ! Pas ici !

DULLFEET, *amer*.

Et pas

Non plus ailleurs.

BETTY.

Que veux-tu faire ? Cicero

Raconte déjà que Ui obtiendra

Le poste du défunt Dogsborough.

Et, pire encore, les marchands de légumes penchent

Pour le Karfioltrust.

DULLFEET.

Et deux de mes rotatives

Sont déjà réduites en miettes. Femme

J'ai un mauvais pressentiment.

Entrent Givola et Ui, les mains tendues.

BETTY.

Bonjour, Ui.

Ui.

Bienvenue, Dullfeet !

DULLFEET.

Pour tout dire, Monsieur Ui

J'ai hésité à venir, car...

Ui.

Comment donc ?

Un homme valeureux est bienvenu partout.

GIVOLA.

Et de même une belle femme !

DULLFEET.

Monsieur Ui

J'ai parfois estimé qu'il était de mon devoir

Contre vous et...

Ui.

Malentendus !

Si vous et moi nous étions connus dès le début

On n'en serait pas arrivé là. Que tout ce qui

Doit être obtenu puisse être obtenu

En bonne entente a toujours été mon souhait.

DULLFEET.

La violence...

Ui.

Personne ne l'a en horreur plus que moi. Elle ne serait

Pas nécessaire si l'homme était doué de raison.

DULLFEET.

Mon but...

Ui.

Est tout à fait le même que le mien.

Nous souhaitons tous deux que le commerce prospère.

Le petit propriétaire de magasin, dont le sort

N'est pas vraiment brillant par les temps qui courent

Doit pouvoir vendre ses légumes tranquillement.

Et trouver une protection quand il est agressé.

DULLFEET, *fermement*.

Et pouvoir décider librement s'il veut une protection.

Monsieur Ui, pour moi c'est le point principal.

Ui.

Et pour moi aussi.

Il doit choisir librement. Et pourquoi. Parce que c'est

Seulement s'il choisit librement son protecteur et

Donc s'il cède la responsabilité à quelqu'un

Qu'il a lui-même choisi, que règne la confiance

Aussi nécessaire dans le commerce de légumes

Que partout ailleurs. J'ai toujours insisté là-dessus.

DULLFEET.

Je suis ravi de l'entendre dans votre bouche.

Au risque de vous contrarier ! Cicero

Ne supporterait jamais la contrainte.

Ui.

C'est compréhensible.

Personne n'endure la contrainte sans nécessité.

DULLFEET.

En toute franchise

Si la fusion avec le Karfioltrust devait
Signifier que l'on importe chez nous tout ce
Sanglant nœud de rats qui martyrise
Chicago, je ne pourrais jamais l'approuver.

Un temps.

Ui.

Monsieur Dullfeet. Franchise pour franchise.
Il a pu se produire dans le passé l'une ou l'autre
Chose qui ne satisfaisait pas vraiment au
Critère moral le plus strict. Parfois ça arrive
Dans la bagarre. Mais entre amis il se trouve
Que ça n'arrive pas. Dullfeet, ce que je
Veux de vous, c'est juste qu'à l'avenir vous
Ayez confiance en moi, voyiez en moi un ami
Qui nulle part et jamais ne laisse son ami en plan.
Et que, pour parler de choses plus précises
Vous n'imprimiez plus dorénavant dans votre journal
Ces fables abominables qui ne font que chauffer les sangs.
Je pense que ce n'est pas énorme.

DULLFEET.

Monsieur Ui, il

N'est pas difficile de se taire sur ce qui
Ne se produit pas.

Ui.

Je l'espère. Et si de temps à autre
Un petit incident devait survenir
Car les hommes ne sont que des hommes et pas des anges
J'espère qu'on ne dira pas une fois de plus aussitôt
Ces gens canardent tous azimuts et sont des criminels.

Je ne veux pas non plus prétendre qu'il ne pourrait pas
Arriver qu'un de nos chauffeurs dise
Un jour un mot un peu rude. C'est humain.
Et si l'un ou l'autre marchand de légumes
Paie une bière à l'un ou l'autre de nos hommes
Pour qu'il livre le chou de façon fiable et ponctuelle
Il ne faudra pas non plus dire une fois de plus aussitôt :
Ce qu'on demande est inéquitable.

BETTY.

Monsieur Ui

Mon mari est humain.

GIVOLA.

Et connu comme tel.

Et puisque là tout a été paisiblement discuté
Et entièrement clarifié, entre amis, j'aurais
Grand plaisir à vous montrer mes fleurs...

Ui.

Après vous, Dullfeet !

*Ils vont visiter le magasin de fleurs de Givola. Ui accompagne
Betty, Givola Dullfeet. Dans ce qui suit, ils disparaissent sans cesse
derrière les arrangements floraux. Emergent Givola et Dullfeet.*

GIVOLA.

Ce sont là, cher Dullfeet, des chênes du Japon.

DULLFEET.

Je vois, ils poussent autour de petits étangs ronds.

GIVOLA.

Avec des carpes bleues qui gobent les miettes sans peur.

DULLFEET.

On dit, les gens méchants n'apprécient pas les fleurs.
Ils disparaissent. Émergent Ui et Betty.

BETTY.

L'homme fort est plus fort sans aucune violence.

Ui.

Ce n'est que par la poudre que les êtres humains pensent.

BETTY.

Un bon argument crée des effets merveilleux.

UI.

Mais pas sur ceux qui doivent donner ce qui est à eux.

BETTY.

Par le Browning, la force, l'astuce et la tactique...

UI.

Je suis un homme de la Realpolitik.

Ils disparaissent. Émergent Givola et Dullfeet.

DULLFEET.

Les fleurs ignorent tout des vilaines pulsions.

GIVOLA.

Voilà pourquoi elles sont pour moi une passion.

DULLFEET.

Elles vivent en silence d'aujourd'hui à demain.

GIVOLA, *espiègle.*

Ni colère. Ni journal – et de souci aucun.

Ils disparaissent. Émergent Ui et Betty.

BETTY.

Il paraît, Monsieur Ui, que vous êtes spartiate.

UI.

Du tabac, de l'alcool, et je me carapate.

BETTY.

Peut-être seriez-vous finalement un saint ?

UI.

Je suis un homme qui des plaisirs ne sait rien.

Ils disparaissent. Émergent Givola et Dullfeet.

DULLFEET.

C'est beau toutes ces fleurs comme cadre de vie.

GIVOLA.

Ça pourrait être beau. Mais y a le reste aussi !

Ils disparaissent. Émergent Ui et Betty.

BETTY.

Monsieur Ui, que pensez-vous de la religion ?

UI.

Je suis un chrétien. Et ça doit suffire.

BETTY.

Bon.

Les dix commandements pourtant auxquels on tient... ?

UI.

Qu'ils ne se mêlent pas à notre quotidien !

BETTY.

Permettez qu'on en vienne à un sujet crucial :

Qu'en est-il, Monsieur Ui, de la question sociale ?

UI.

Je suis social, et c'est à cela qu'on le voit :

Par moi les riches aussi sont attirés parfois.

Ils disparaissent. Émergent Givola et Dullfeet.

DULLFEET.

Même une vie de fleur a ses événements.

GIVOLA.

Et quels événements ! Tous ces enterrements !

DULLFEET.

Oh, j'oubliais, les fleurs sont votre pain d'abord.

GIVOLA.

Et ma meilleure cliente est à coup sûr la mort.

DULLFEET.

Vous avez, je l'espère, d'autres clients aussi.

GIVOLA.

Pas chez ceux qui écoutent quand on les avertit.

DULLFEET.

Cher Monsieur, la violence ne mène pas à la gloire.

GIVOLA.

Mais au but et parfois comme une fleur, blague à part.

DULLFEET.
C'est sûr.

GIVOLA.
Vous êtes bien pâle.

DULLFEET.
C'est à cause de l'air.

GIVOLA.
Vous ne supportez pas l'odeur des fleurs, mon cher.
Ils disparaissent. Émergent Ui et Betty.

BETTY.
Je suis ravie de votre entente maintenant.

UI.
Il suffit de savoir un peu d'où vient le vent...

BETTY.
Des amitiés mûries d'ouragan en tempête...

UI *lui met la main sur l'épaule.*

J'aime les femmes qui ont la tête bien faite.
Émergent Givola et Dullfeet, qui est blanc comme un linge. Il voit la main de Ui sur l'épaule de sa femme.

DULLFEET.
Betty, nous partons.

UI *va vers lui, lui tend la main.*

Monsieur Dullfeet, votre décision
Vous honore. Elle contribuera au bien-être de Cicero.
Que des hommes tels que nous deux
Se soient trouvés ne peut être que bénéfique.

GIVOLA *donne des fleurs à Betty.*
Des belles pour la belle !

BETTY.
Regarde cette splendeur, Ignatius !
Je suis si contente. À bientôt, Monsieur Ui !
Ils partent.

GIVOLA.

À présent enfin marcher.
Ui, *sombre.*

Ça peut

Il me déplaît, cet homme.

Un panneau apparaît.

« SOUS LA CONTRAINTE D'HITLER, LE CHANCELIER AUTRICHIEN ENGELBERT DOLLFUSS ACCEPTA EN 1934 DE FAIRE TAIRE LES ATTAQUES DE LA PRESSE AUTRICHIENNE CONTRE L'ALLEMAGNE NAZIE. »

Derrière un cercueil que l'on porte au son des cloches dans le mausolée de Cicero marchent Betty Dullfeet en tenue de veuve, Clark, Ui, Giri et Givola, ces derniers de grandes couronnes dans les mains. Ui, Giri et Givola restent, après avoir déposé leurs couronnes, en retrait devant le mausolée. De là on entend la voix du pasteur.

VOIX.

Voilà donc la dépouille mortelle d'Ignatius Dullfeet
 Qui vient ici reposer. Une vie, pauvre en gains, mais
 Riche en labeur, a pris fin. Tant de labeur a pris fin
 Avec cette vie, labeur qui n'était pas destiné
 À celui qui en fit don et qui maintenant s'en est
 Allé. Sur la veste d'Ignatius Dullfeet
 À la porte du Paradis, l'ange gardien
 Posera la main à un endroit usé
 De l'épaule et dira : cet homme a porté
 Le fardeau d'autres hommes. Au conseil de la ville
 Lors des réunions de ces prochains temps
 Il y aura souvent un petit silence, quand tous
 Auront parlé. On attendra qu'alors
 Ignatius Dullfeet parle à son tour. Tant
 Ses concitoyens sont habitués à
 L'écouter. C'est comme si la conscience de la ville
 Était morte. Car bien trop tôt selon nous un être
 Nous a quittés qui pouvait suivre le droit chemin
 Les yeux fermés, qui connaissait par cœur la loi.
 Cet homme petit par le corps, grand par l'esprit
 S'est érigé dans son journal une chaire
 Depuis laquelle sa voix claire résonnait
 Bien au-delà des frontières de la ville.
 Ignatius Dullfeet, repose en paix ! Amen.

GIVOLA.

Un homme de tact : pas un mot sur sa mort !

GIRI, *coiffé du chapeau de Dullfeet.*

Un homme de tact ? Un homme qui a sept enfants !
Du mausolée sortent Clark et Mulberry.

CLARK.

Bon sang ! Vous montez la garde ici, pour que même
 Près du cercueil la vérité n'ait pas voix au chapitre ?

GIVOLA.

Cher Clark

Pourquoi être si brutal ? L'endroit où vous vous trouvez
 Devrait vous adoucir. Et le chef aujourd'hui n'est
 Pas d'humeur. Ce genre d'endroit n'est pas pour lui.

MULBERRY.

Bande de bouchers ! Ce Dullfeet tenait parole
 Et il se taisait sur tout !

GIVOLA.

Se taire ne suffit pas.

Nous avons besoin ici de gens pas seulement prêts
 À se taire pour nous, mais aussi à parler
 Pour nous, et fort !

MULBERRY.

De quoi il pouvait parler

À part que vous êtes des bouchers !

GIVOLA.

Il devait disparaître.

Car ce petit Dullfeet était le canal par lequel
 Se déversait sans cesse la sueur d'angoisse
 Sur le commerce de légumes. C'était insupportable
 Comme ça puait l'angoisse !

GIRI.

Et votre chou-fleur ?

Il doit aller à Cicero ou il ne doit pas y aller ?

MULBERRY.

Pas au prix de boucheries !

GIRI.

Et à quel prix alors ?

Qui bouffe avec nous le veau que nous tuons, hein ?
J'aime bien ça : réclamer de la viande à grands cris
Et râler contre le cuistot qui se promène avec le couteau !
Vous devriez vous régaler au lieu de râler !
Et maintenant rentrez chez vous !

MULBERRY.

Quelle sombre journée

Celle où tu nous les as amenés, Clark !

CLARK.

À qui le dis-tu ?

Tous deux partent, sombres.

GIRI.

Chef, ne laisse pas cette racaille te gâcher
Le plaisir de l'enterrement !

GIVOLA.

Silence ! Voilà Betty !

Du mausolée sort Betty Dullfeet, appuyée sur une femme. Ui va à sa rencontre. Musique d'orgue venant du mausolée.

Ui.

Madame Dullfeet, mes condoléances !
Elle passe sans mot dire devant lui.

GIRI hurle.

Stop ! Vous !

Elle s'arrête et se retourne. On voit qu'elle est blanche comme un linge.

Ui.

Je disais, mes condoléances, Madame Dullfeet !
Dullfeet, Dieu ait son âme, n'est plus.
Mais votre chou-fleur est toujours là. Possible que
Vous ne le voyiez pas, le regard est encore brouillé

De larmes, mais le tragique incident ne devrait
Pas vous faire oublier que des coups de feu
Tirés traîtreusement dans de lâches embuscades
Claquent contre de paisibles camions de légumes.
Du pétrole, répandu par une main scélérate
Abîme des légumes dont on a besoin. Me
Voilà et voilà mes hommes et nous
Promettons protection. Quelle est la réponse ?

BETTY lève les yeux au ciel.

Ça

Et Dullfeet n'est pas encore froid !

Ui.

Je ne peux

Que déplorer et regretter l'incident :
Cet homme, abattu par une main scélérate, il était
Mon ami.

BETTY.

C'est ainsi. La main qui l'a abattu était
La même main qui se tendait vers la sienne.
La vôtre !

Ui.

C'est encore ces racontars
Cette sale manie du ragot et de la rumeur
Qui empoisonne à la racine mes meilleures
Résolutions de cohabiter en paix avec
Le voisin ! Ce je-ne-veux-pas-te-comprendre !
Ce manque de confiance quand je fais confiance !
Ce méchant j'appelle-menace-la-campagne-que-tu-fais !
Ce je-te-tape-sur-la-main, quand je la tends !

BETTY.

Quand vous la tendez pour tuer !

Ui.

Non !

On me crache dessus quand avec fanatisme je fais campagne !

BETTY.

Vous faites campagne comme le serpent autour de l'oiseau !

UI.

Écoutez ça ! Voilà comment on m'accueille ! Et
Voilà comment ce Dullfeet ne voyait dans mon offre
D'amitié hardie et chaleureuse qu'un calcul
Et dans ma générosité que de la faiblesse ! Hélas !
Après mes paroles amicales j'ai récolté – quoi ?
Un silence glacial ! Le silence fut la réponse
Quand j'espérais une joyeuse entente.
Et comme j'ai espéré, après mes demandes constantes
Et presque humiliantes d'amitié
Ou ne serait-ce que de simple compréhension
Découvrir un signe de chaleur humaine !
J'espérais là en vain ! Seul un mépris furieux
M'est venu en retour ! Même cette promesse de silence
Donnée Dieu sait combien à contrecœur
On la rompt à la première occasion ! Où par exemple
Est à présent ce silence ardemment promis ?
On claironne à nouveau tous azimuts
Des fables abominables ! Mais je vous préviens.
Ne poussez pas trop loin, en vous fiant seulement à ma
Patience proverbiale !

BETTY.

Les mots me manquent.

UI.

Ils manquent toujours quand ce n'est pas le cœur qui parle.

BETTY.

Vous appelez ça le cœur, ce qui vous rend éloquent ?

UI.

Je parle comme je sens.

BETTY.

Peut-on sentir
Comme vous parlez ? Oui, je le crois ! Je le crois !
Chez vous tuer vient du cœur ! Chez vous le crime

Est ressenti profondément comme le bienfait chez d'autres !
Vous croyez à la trahison comme nous à la loyauté !
Avec constance vous êtes pour l'inconstance !
Impossible à corrompre par une émotion noble !
Une âme pour mentir ! Une sincérité pour tromper !
L'acte bestial vous enflamme ! Ça vous fascine de
Voir du sang ! De la violence ? Vous respirez !
Face à un geste sale vous êtes là
Ému aux larmes. Et face à un beau geste
En proie au désir de vengeance et à la haine !

UI.

Madame Dullfeet, j'ai pour principe d'écouter
Calmelement l'adversaire. Même quand il m'injurie.
Je sais, dans vos milieux on ne me voue pas
Précisément de l'amour. Mon origine
– Je suis un simple fils du Bronx – est utilisée
Contre moi ! « Cet homme, dit-on, ne sait même pas
Choisir la bonne fourchette pour le dessert.
Comment s'en tirerait-il dans le grand commerce !
Allez savoir si, quand on parle de tarif
Ou d'autres choses financières dans les négociations
Il ne va pas s'emparer par erreur du couteau !
Non, ça ne va pas. Nous n'avons que faire de cet homme. »
Avec le ton rude qui est le mien, ma façon virile
D'appeler un chat un chat, on tresse aussitôt
La corde pour me pendre. Ainsi j'ai donc
Les préjugés contre moi et j'ai pour seul
Recours les mérites nus qu'éventuellement
Je me forge. Madame Dullfeet
Vous êtes dans le commerce du chou-fleur. Moi aussi.
C'est le pont entre moi et vous.

BETTY.

Le pont ! Et l'abîme entre nous
Qu'il s'agit de franchir, est juste un meurtre sanglant !

UI.

Une très amère expérience m'enseigne de ne pas
Parler ici d'être humain à être humain, mais
D'homme d'influence à femme propriétaire
D'une société d'import. Et je demande :
Comment va le commerce du chou-fleur ? La vie
Continue ; même quand un malheur nous frappe.

BETTY.

Oui, elle continue, et je veux l'utiliser pour dire
Au monde quelle peste s'est abattue sur lui !
Je jure au mort qu'à l'avenir je haïrai
Ma voix si elle dit « bonjour » ou « donnez-moi
À manger » et pas uniquement cela :
« Exterminez Ui ! »

GIRI, *menaçant.*

Ne monte pas trop le ton, ma petite !

UI.

Nous sommes parmi des tombes. Des sentiments plus doux
Seraient prématurés. Je parle donc des affaires
Où il n'y a pas de morts.

BETTY.

Ô Dullfeet, Dullfeet !

Là cette fois je comprends, tu n'es plus !

UI.

C'est ainsi.

Songez que Dullfeet n'est plus.
Et ainsi manque à Cicero la voix
Qui s'élèverait contre le crime, la terreur et
La violence. Vous ne sauriez regretter
Assez profondément cette perte ! Vous voilà
Sans protection dans un monde froid où hélas
Le faible a toujours le dessous ! L'unique
Et ultime protection qui vous reste, c'est moi.

BETTY.

Vous dites cela à la veuve de l'homme

Que vous avez assassiné ? Monstre !
Je savais que vous étiez venu parce que
Vous êtes toujours apparu sur le lieu
De vos crimes pour en accuser d'autres.
« Pas moi, l'autre ! » et : « Je ne sais rien ! »
« On m'a fait du tort ! », crie le tort, et
« Un meurtre ! Vengez-le ! », crie le meurtre.

UI.

Mon plan est blindé : protection pour Cicero.

BETTY, *faiblement.*

Il ne marchera jamais !

UI.

Bientôt ! D'une façon ou d'une autre.

BETTY.

Dieu protège-nous du protecteur !

UI.

Est votre réponse ?

Alors quelle

Il lui tend la main.

Amitié ?

BETTY.

Jamais ! Jamais ! Jamais !

Elle s'enfuit avec horreur.

Un panneau apparaît.

« L'OCCUPATION DE L'AUTRICHE FUT PRÉCÉDÉE DU MEUR-
TRE D'ENGELBERT DOLLFUSS, LE CHANCELIER AUTRICHIEN.
INLASSABLEMENT, LES NAZIS POURSUIVIRENT LEURS NÉGO-
CIATIONS AVEC DES CERCLES DE DROITE DE LA BOURGEOI-
SIE AUTRICHIENNE. »

Chambre de Ui au Mammouth Hotel. Ui s'agite dans son lit, en proie à des cauchemars. Sur des chaises, le revolver sur les genoux, ses gardes du corps.

Ui, dans son sommeil.

Partez, ombres sanglantes ! Ayez pitié ! Partez !
Le mur derrière lui devient transparent. Apparaît le spectre d'Ernesto Roma, le front troué d'une balle.

ROMA.

Et tout cela pourtant ne te servira à rien. Tout cela
 Carnages, assassinats, menaces et postillons
 Est en pure perte, Arturo. Car la racine
 De tes crimes est pourrie. Ils ne fleuriront pas.
 La trahison est mauvais engrais. Tue, mens !
 Trompe les Clark et massacre les Dullfeet –
 Mais devant les tiens, arrête-toi ! Conspire
 Contre un monde, mais épargne les conspirateurs !
 Écrase tout de tes pieds mais
 N'écrase pas les pieds, malheureux !
 Mens-leur tous au visage mais le visage
 Dans le miroir, n'espère pas lui mentir aussi !
 Tu t'es frappé toi-même en me frappant, Arturo.
 Je t'étais dévoué déjà alors que tu n'étais rien
 De plus qu'une ombre dans un couloir de brasserie.
 Maintenant me voilà dans l'éternité venteuse
 Et je songe au mal qui est en toi.
 La trahison t'a tiré vers le haut, ainsi la trahison
 Te tirera vers le bas. Comme tu m'as trahi
 Moi ton ami et lieutenant, ainsi tu les trahis tous.
 Et ainsi, Arturo, ils finiront tous par
 Te trahir. La terre verdoyante recouvre
 Ernesto Roma, mais pas tes reniements.
 Ils flottent au-dessus de tombes dans le vent

Bien visibles de tous, même des fossoyeurs.
 Le jour viendra où tous ceux que tu as
 Abattus se dresseront, où se lèveront tous ceux
 Que tu abattras encore, Arturo
 Et où ils marcheront contre toi, dans un flot
 De sang, mais si pleins de haine que tu t'arrêtes et
 Des yeux cherches de l'aide. Alors sache : j'ai aussi cherché.
 Alors menace et implore, jure et promets !
 Pas un ne t'écouterà. Pas un ne m'a écouté.

Ui, dans un sursaut.

Tirez ! Là-bas ! Traître ! Recule, abominable !
Les gardes du corps tirent vers l'endroit du mur que leur désigne Ui.

ROMA, s'estompant.

Mais tirez ! Ce qui est resté de moi est à l'épreuve des balles.

City. Assemblée des marchands de légumes à Chicago.

PREMIER MARCHAND DE LÉGUMES.

Meurtre ! Massacre ! Chantage ! Arbitraire ! Vol !

DEUXIÈME MARCHAND DE LÉGUMES.

Et pire : compromission ! Soumission ! Lâcheté !

TROISIÈME MARCHAND DE LÉGUMES.

Quoi compromission ! Quand les deux premiers sont entrés
En janvier dans mon magasin : haut les mains !
Je les ai regardés froidement de la tête aux pieds
Et j'ai dit avec calme : messieurs, je ne cède
Qu'à la violence ! Je leur ai clairement fait sentir
Que je n'avais rien à faire avec eux
Et n'approuvais en aucun cas leur conduite.
Je me suis montré glacial. Rien que mon regard
Leur disait : bien, voici la caisse du magasin
Mais seulement à cause du Browning !

QUATRIÈME MARCHAND DE LÉGUMES.

Bien vu ! Moi

Je suis blanc comme neige ! Absolument.
J'ai dit à ma femme.

PREMIER MARCHAND DE LÉGUMES, *vivement.*

Qui parle de lâcheté ?

C'était du bon sens. Si l'on restait tranquille
Et payait en grinçant des dents, on pouvait
Espérer que ces brutes arrêteraient
Les mitraillages ! Mais rien du tout !
Meurtre ! Massacre ! Chantage ! Arbitraire ! Vol !

DEUXIÈME MARCHAND DE LÉGUMES.

Ça, ce n'est possible qu'avec nous ! Pas de caractère !

CINQUIÈME MARCHAND DE LÉGUMES.

Dis plutôt : pas de Browning ! Je vends du chou-fleur
Et ne suis pas un gangster.

TROISIÈME MARCHAND DE LÉGUMES.

Mon seul espoir
Est que ce chien tombe un jour sur des gars
Qui lui montrent les dents. Qu'il aille
Seulement ailleurs essayer de jouer à ça !

QUATRIÈME MARCHAND DE LÉGUMES.

Par exemple à Cicero !

*Apparition des marchands de légumes de Cicero. Ils sont blancs
comme des linges.*

CEUX DE CICERO.

Salut, Chicago !

CEUX DE CHICAGO.

Salut, Cicero ! Et que venez-vous faire ici ?

CEUX DE CICERO.

Nous

Sommes convoqués.

CEUX DE CHICAGO.

Par qui ?

CEUX DE CICERO.

Par lui.

PREMIER GARS DE CHICAGO.

Comment

Peut-il vous convoquer ? Et vous ordonner quelque
Chose ? Et commander à Cicero ?

PREMIER GARS DE CICERO.

Par le Browning.

DEUXIÈME GARS DE CICERO.

Nous cédon à la violence.

PREMIER GARS DE CHICAGO.

Maudite lâcheté !

N'êtes-vous pas des hommes ? À Cicero il n'y a pas
De juges ?

PREMIER GARS DE CICERO.

Non.

TROISIÈME GARS DE CICERO.

Plus.

TROISIÈME GARS DE CHICAGO.

Vous entendez, vous devez

Vous défendre, les gars ! Cette peste noire

Doit être stoppée ! Faut-il que le pays

Tout entier soit dévoré par cette épidémie ?

PREMIER GARS DE CHICAGO.

D'abord une ville et ensuite l'autre !

Vous devez au pays de vous battre sans merci !

DEUXIÈME GARS DE CICERO.

Et pourquoi nous ? Nous sommes blancs

Comme neige.

QUATRIÈME GARS DE CICERO.

Et nous espérons que ce chien

Si Dieu le veut, finira quand même par tomber sur des gars

Qui lui montrent les dents.

Apparition au son d'une fanfare d'Arturo Ui et Betty Dullfeet (en deuil), suivis de Clark, Giri, Givola et de gardes du corps. Ui s'avance parmi eux. Les gardes du corps prennent position à l'arrière-plan.

GIRI.

Salut les enfants !

Ils sont tous là ceux de Cicero ?

PREMIER GARS DE CICERO.

Oui.

GIRI.

Et de Chicago ?

PREMIER GARS DE CHICAGO.

Tous.

GIRI, à Ui.

Tout le monde est là.

GIVOLA.

Bienvenue, marchands de légumes ! Le Karfioltrust

Vous salue cordialement.

À Clark.

Je vous en prie, Monsieur Clark !

CLARK.

J'arrive devant vous avec du nouveau.

Après des semaines de négociations pas toujours

Faciles – je ne sais pas tenir ma langue –

Le magasin de gros local B. Dullfeet

S'est affilié au Karfioltrust. Ainsi

Vous recevrez à l'avenir vos légumes

Du Karfioltrust. Le bénéfice pour vous

Coule de source : sécurité accrue

De la livraison. Les nouveaux prix, un peu

Majorés, sont déjà fixés. Madame Betty Dullfeet

Je vous serre, en qualité de nouveau membre

Du trust, la main.

Clark et Betty Dullfeet se serrent la main.

GIVOLA.

La parole est à Arturo Ui !

Ui s'avance devant le microphone.

Ui.

Gens de Chicago et de Cicero ! Amis !

Concitoyens ! Quand le vieux Dogsborough

Un homme honnête, Dieu ait son âme, m'a

Demandé il y a un an, les larmes aux yeux

De protéger le commerce de légumes de Chicago

J'étais, bien que touché, malgré tout un peu sceptique

Sur mon aptitude à justifier cette heureuse confiance.

Eh bien, Dogsborough est mort. Son testament est

À la disposition de tous pour consultation. Il m'appelle

En toute simplicité son fils. Et me remercie

Avec une profonde émotion pour tout ce que j'ai fait

Depuis ce jour où j'ai répondu à son appel.

Le commerce de légumes, que ce soit le chou-fleur

Ou la ciboulette, les oignons ou que sais-je, est

Aujourd'hui largement protégé à Chicago
 Je peux le dire : grâce à une action résolue
 De ma part. Lorsqu'ensuite, de façon inattendue
 Un autre homme, Ignatius Dullfeet, m'a fait
 La même demande, mais pour Cicero
 Je n'étais pas hostile à prendre également Cicero
 Sous ma protection. Mais j'ai aussitôt
 Posé une condition : ce devrait être le souhait
 Des propriétaires de magasins ! C'est sur une libre décision
 Que je dois être appelé. Auprès de mes hommes
 J'ai insisté : pas de contrainte sur Cicero !
 La ville a l'entière liberté de m'élire !
 Je ne veux pas de « bien ! » bougon, de « soit ! » grinçant.
 L'adhésion à contrecœur me répugne.
 Ce que j'exige, c'est un « oui ! » joyeux
 Des hommes de Cicero, concis et précis.
 Et parce que je veux ça et que ce que je veux, je le veux tout
 Je vous pose à vous aussi encore une fois la question
 Gens de Chicago, qui me connaissez mieux
 Et, comme j'ose le supposer, m'appréciez vraiment.
 Qui est pour moi ? Et je tiens à le mentionner
 En passant : celui qui n'est pas pour moi est
 Contre moi et devra assumer lui-même
 Les conséquences de cette position.
 Maintenant à vous de voter !

GIVOLA.

Mais avant que vous votiez
 Écoutez encore Madame Dullfeet, connue de vous tous
 Et veuve d'un homme qui à tous vous est cher !

BETTY.

Amis ! Comme désormais votre ami à tous
 Mon cher époux Ignatius Dullfeet, n'est plus
 Parmi nous...

GIVOLA.

Qu'il repose en paix !

BETTY.

Et
 Ne peut plus vous être un appui, je vous conseille
 De placer maintenant votre confiance en Monsieur Ui
 Comme je le fais moi-même depuis qu'en cette période
 Pour moi si difficile j'ai fait mieux et de plus près
 Sa connaissance.

GIVOLA.

Au vote !

GIRI.

Les mains en l'air !
 Ceux qui sont pour Arturo Ui
Quelques-uns lèvent aussitôt la main.

UN GARS DE CICERO.

On a aussi le droit de partir ?

GIVOLA.

Chacun est libre de faire ce qu'il veut.
Le gars de Cicero sort en hésitant. Deux gardes du corps le suivent.
Alors claque un coup de feu.

GIRI.

Et maintenant à vous ! Quelle est votre libre décision ?
Tous lèvent les mains, chacun les deux mains.

GIVOLA.

Le vote est clos, chef, les marchands de légumes de Cicero
 Et ceux de Chicago te remercient du fond du cœur
 Et en frissonnant de joie pour ta protection.

UI.

J'accepte vos remerciements avec fierté.
 Lorsqu'il y a quinze ans maintenant, en tant que
 Simple fils du Bronx et chômeur
 Suivant l'appel de la Providence, avec juste sept
 Hommes chevronnés, je suis parti à Chicago
 Tracer ma route, j'avais la ferme volonté
 D'apporter la paix au commerce de légumes.

On était une petite troupe à l'époque, qui modestement
 Mais avec fanatisme désirait cette paix !
 Maintenant on est nombreux. Et la paix dans
 Le commerce de légumes à Chicago n'est plus un rêve.
 Mais la stricte réalité. Et pour assurer
 La paix, j'ai ordonné aujourd'hui que sans délai
 On se procure de nouveaux canons Thompson
 Et des voitures blindées et bien sûr tout ce qui
 Va avec comme Brownings, matraques en caoutchouc
 Et autres, car à réclamer protection à grands cris
 Il n'y a pas que Cicero et Chicago, mais aussi
 D'autres villes : Michigan et Milwaukee !
 Detroit ! Toledo ! Pittsburgh ! Cincinnati !
 Partout où l'on vend des légumes ! Flint ! Boston !
 Philadelphie ! Baltimore ! St-Louis ! Little Rock !
 Connecticut ! New Jersey ! Alleghany !
 Cleveland ! Columbia ! Charleston ! New York !
 Tout ça veut être protégé ! Et pas un « beurk ! »
 Et pas un « ce n'est pas bien ! » n'arrête Ui !
Au son des tambours et de la fanfare, le rideau tombe.

Pendant le discours de Ui, un panneau est apparu.

« LA VOIE DES CONQUÊTES ÉTAIT OUVERTE. APRÈS L'AU-
 TRICHE VINRENT LA TCHÉCOSLOVAQUIE, LA POLOGNE, LE
 DANEMARK, LA NORVÈGE, LA HOLLANDE, LA BELGIQUE,
 LA FRANCE, LA ROUMANIE, LA BULGARIE, LA GRÈCE. »

ÉPILOGUE

Apprenez donc à voir au lieu de rester béats
 Et agissez au lieu de parler encore et encore.
 Sur le monde ça aurait presque imposé sa loi !
 Les peuples se sont montrés les plus forts
 Que personne ne triomphe trop vite toutefois –
 Le ventre est encore fécond d'où ça sort.

Ce texte rédigé par Brecht figure au début de la pièce dans l'édition qui nous a servi de référence: Bertolt Brecht, Ausgewählte Werke in sechs Bänden, zweiter Band, p. 390, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1997. (N.d.T.)

NOTE POUR LA MISE EN SCÈNE

La pièce doit, pour que les événements prennent le sens qui hélas leur revient, être représentée en grand style ; dans l'idéal avec des réminiscences claires au théâtre élisabéthain, donc en particulier avec des rideaux et des estrades. Par exemple on peut jouer devant des rideaux de jute enduits de chaux, aspergés de couleur sang de bœuf. On peut aussi à l'occasion recourir à des décors panoramiques peints, et des effets d'orgues, de trompettes et de tambours sont également permis. Il convient d'utiliser des masques, des accents et des gestes propres aux modèles, mais d'éviter toutefois le pur travestissement, et le comique ne doit pas être dénué d'effroi. Ce qu'il faut, c'est une représentation plastique sur le rythme le plus vif, avec des tableaux de groupes bien disposés dans le goût des histoires de foire annuelle.

Bertolt Brecht avait rédigé une première version du Prologue. Elle diffère considérablement de la version qui figure dans l'édition allemande de référence. En voici une traduction. (N.d.T.)

PROLOGUE

Devant le rideau de toile apparaît le Présentateur. Sur le rideau, on peut lire de grandes annonces : « Du nouveau sur le scandale des docks », « La bataille autour du testament et des aveux du vieux Dogsborough », « Sensation au grand procès de l'incendie des entrepôts », « L'assassinat du gangster Ernesto Roma par ses amis », « Ignatius Dullfeet victime de chantage et assassiné », « La conquête de la ville de Cicero par des gangsters ». Derrière le rideau, musique de bastringue.

LE PRÉSENTATEUR.

Honorable public, aujourd'hui nous présentons
– Mesdames et messieurs, silence là au fond !
Et vous, mademoiselle, ôtez votre chapeau ! –
Des gangsters le grand, l'historique show !
Pour la toute première fois vous entendrez
Sur le grand scandale des docks la vérité.
Et puis nous vous dévoilerons vraiment
De Dogsborough les aveux et le testament.
Pendant la dépression, l'ascension d'Arturo Ui !
De l'incendie des entrepôts le procès pourri !
Le meurtre de Dullfeet ! La justice dans le coma !
Grabuge chez les gangsters : l'exécution d'Ernesto Roma !
Pour finir le tableau final plein de brio :
Des gangsters conquièrent la ville de Cicero !
Campés par des artistes, vous verrez de vos yeux
De notre monde de gangsters les héros fameux.
Vous en verrez des morts et aussi des vivants
Des éphémères et d'autres plus constants

Ceux qui sont nés gangsters ou devenus gangsters
Comme le bon vieux et honnête Dogsborough père !
Apparaît devant le rideau le vieux Dogsborough.
Le cœur est noir, le cheveu est blanc.
Fais ta révérence, vieillard croulant !
Le vieux Dogsborough se retire après s'être incliné.
Et puis vous verrez chez nous – là
Le voici déjà –

Devant le rideau est apparu Givola.

le marchand de fleurs Givola.
Avec sa tronche frottée à l'huile synthétique
Il vous vendrait pour un étalon une carne rachitique.
Le mensonge ne mène pas loin, dit-on !
Où sa patte folle mènerait-elle ce garçon !
Givola se retire en claudiquant.
Et voici le superclown ! Sors de là
Emanuele Giri, que l'on te voie !
Devant le rideau apparaît Giri et il salue de la main.
Un des plus grands killers de tous les temps !
Disparais !

Giri se retire fâché.

Et la plus grande de nos curiosités à présent !
Le gangster des gangsters ! Le sulfureux
Arturo Ui ! Le fléau que nous envoient les dieux
Pour tous nos péchés et nos stupidités
Nos violences, nos crimes et nos lâchetés !
Devant le rideau apparaît Ui et il descend par la rampe.
Comment ne pas penser à Richard III ?
Depuis l'époque de la rose rouge et blanche
On n'a plus vu une telle avalanche
De carnages effrayants commis de sang-froid !
Honorables public, ceci étant posé
La direction avait bien pour projet
D'engager les frais et les cachets utiles
Pour tout représenter en grand style.
Tout est pourtant conforme à la stricte réalité

Vous ne verrez ce soir aucune nouveauté
Ni aucune invention ou interprétation
Ni censure ou arrangement à votre intention :
Ce que nous montrons là, tout le continent le sait :
Le théâtre des gangsters, chacun le connaît !

*Alors que la musique monte et qu'un crépitement de mitraillette
se joint à elle, le Présentateur se retire avec un air affairé.*

La Résistible Ascension d'Arturo Ui interroge de façon frontale la relation du théâtre à l'Histoire – et bien sûr aux histoires. La pièce décrit les mécanismes politiques, sociaux et économiques qui font le lit des dictatures. Elle dénonce le réseau de complicités plus ou moins actives nécessaire à cela, formulant dès le titre comme une mise en garde : l'épithète « résistible », si peu courant en français, suggère à lui seul qu'avec une vraie mobilisation des consciences, avec des actes relevant de la responsabilité de chacun, sinon de l'héroïsme, la « peste » ne se serait pas répandue.* Ce qu'affirme Brecht une fois encore, c'est que l'individu doit prendre son destin en main et que la tyrannie n'est pas une fatalité.

Le pouvoir. Telle est donc la grande question. Comment on y accède, comment on s'en empare, comment on en use, comment on le perd. Quels sont ses effets sur les personnalités, mais aussi sur le corps social ? Le théâtre, en plaque sensible, n'a cessé d'aborder le thème. Molière a traité à sa façon les excès du Roi Soleil. Shakespeare a peint la folie de monstres sanguinaires. Certains auteurs furent ainsi des témoins, en quelque sorte des analystes « de terrain », écrivant l'Histoire alors qu'elle se faisait sous leurs yeux. D'autres, à l'instar de Büchner pour *La Mort de Danton*, puisèrent dans des sources livresques. S'agissant de cette relation entre un art (une pratique) et une réalité qui s'inscrit dans le temps, la double singularité de Brecht réside sans doute dans sa réactivité immédiate face aux événements et dans son aptitude à inventer

* À noter que dans la version du texte postérieure à la Deuxième Guerre mondiale (1954-1956) qui sert de référence à la présente édition, Brecht a choisi pour titre *L'Ascension d'Arturo Ui*, supprimant l'adjectif en question et soulignant ainsi que si l'ascension était « résistible », elle s'est bel et bien révélée « irrésistible ». Nous avons toutefois opté pour le maintien du titre initial tant il est, en français, lié à cette œuvre depuis la première traduction d'Armand Jacob (L'Arche, 1960).

des transpositions, cherchant par le biais de la fable, de la parabole, à tirer le cas hors du particulier. *La Résistible Ascension d'Arturo Ui* est un exemple éclatant de cette « manière », qui mêle dialectique et poétique.

Poussé sur les routes par les événements survenus en Allemagne (Hitler accède au poste de chancelier en janvier 1933), Brecht eut très tôt l'idée de consacrer un texte au phénomène nazi. La façon par laquelle le Führer était parvenu à tromper son monde, c'est-à-dire à faire main basse sur le pouvoir, lui paraissait aussi révoltante qu'exemplaire. En septembre 1934 déjà, lors d'une conversation avec Walter Benjamin à Svenborg (Danemark), il mentionne « des esquisses en prose. La plus petite, le Ui – une satire de Hitler dans le style des historiographes de la Renaissance. »* Et l'on trouve, en effet, dans les *Histoires inédites*, une ébauche de biographie fictive d'un certain Giacomo Ui.

Mais, d'exil en exil, ce n'est qu'en 1941 que le projet fut véritablement mis en chantier. Brecht, avec sa petite tribu nomade, se trouvait alors en Finlande. En date du 10 mars, il note dans son *Journal de travail* : « En pensant au théâtre américain me revient une idée que j'avais eue un jour à New York, écrire une pièce de gangsters rappelant certains événements que nous connaissons tous (*the gangsterplay we know*). J'ébauche rapidement un plan de 11 à 12 scènes. Naturellement, il faut que ce soit rédigé en grand style. »** L'ouvrage avance vite, en étroite collaboration avec Margaret Steffin, une de ces femmes dévouées à Brecht, qui contribua à plusieurs de ses œuvres majeures et qui, d'ailleurs, mourut ce printemps-là, terrassée par la phthisie.

* Walter Benjamin : *Essais sur Brecht*, traduit de l'allemand par Philippe Ivernel, La fabrique éditions, Paris, 2003, p. 188.

** Bertolt Brecht : *Journal de travail* (1938-1955), texte français de Philippe Ivernel, L'Arche Editeur, Paris, 1976, p. 175.

La production de la pièce était imaginée pour l'année suivante, mais elle ne sera finalement ni jouée, ni éditée du vivant de l'auteur. Le fait est loin d'être anodin. Comme beaucoup d'hommes de théâtre, a fortiori lorsqu'ils sont eux-mêmes metteurs en scène, Brecht achevait son texte, le rectifiait, l'aménageait au cours des répétitions, en fonction des leçons du plateau. Cette étape de travail manque à *La Résistible Ascension d'Arturo Ui*.

L'œuvre fut finalement créée en 1958, deux ans après la mort de l'auteur, à Stuttgart, dans une mise en scène de Peter Palitzsch. Le même, associé à Manfred Wekwerth (donc deux parmi les plus zélés épigones du Maître) reprit la pièce quelques mois plus tard à l'enseigne du Berliner Ensemble, spectacle présenté à Paris en juin 1960 dans le cadre du Théâtre des Nations.

L'idée de transposer l'histoire des nazis dans les milieux de la pègre américaine est sans doute venue à Brecht en 1935, alors qu'il assistait à la production de certaines de ses pièces à New York. Il imagina un parallèle entre le destin d'Al Capone et celui de Hitler (devenu pour le coup « chancelier-gangster »). Un contexte général (la prohibition pour l'un, le crash boursier de 1929 pour l'autre) favorisa leur avènement. La crise leur offrit des leviers. C'était au départ des hommes médiocres, sans états d'âme, qui utilisaient tous les instruments possibles pour parvenir à leurs fins : « Meurtre ! Massacre ! Chantage ! Arbitraire ! Vol ! » Il s'agissait de rire d'eux, mais aussi de briser cette forme de fascination que pouvaient exercer les tueurs.

Afin de ne jamais perdre de vue le propos véritable, à la fin de chaque scène apparaissait un panneau explicatif qui traçait le parallèle entre le récit de gangsters et l'histoire allemande, fournissant ainsi un trousseau de clés de lecture. Non seulement Arturo Ui était une vision caricaturale de Hitler mais, pour le public du milieu du XX^e siècle, il n'était pas compli-

qué de reconnaître en Dogsborough le vieux Hindenburg, en Giri et Givola les sinistres Göring et Goebbels, ou encore en Ignatius Dullfeet le chancelier autrichien Engelbert Dollfuss.

Le fond historique est un premier niveau de lecture, le plus évident. Mais Brecht joue aussi sur les canons de l'art dramatique, déployant tout un jeu de références. Shakespeare, en maître incontesté des abîmes tyranniques, est ici sans cesse présent : non seulement de façon explicite dans la scène où Arturo Ui prend des cours de maintien auprès d'un comédien, mais également par exemple avec des allusions avouées à *Richard III* et à *Macbeth*. Ainsi lorsque la veuve Dullfeet subit les assauts du meurtrier de son mari, dont le cadavre est à peine froid, ou lorsque, dans un sommeil agité, le despote reçoit la visite d'un spectre.

Par ailleurs, les échos des œuvres de Schiller et Goethe (notamment la scène du magasin de fleurs, qui cite celle du jardin dans *Faust*), ainsi que le choix du vers blanc, renvoient au passé glorieux du classicisme allemand. Tout comme on réduit Hitler à un pantin un peu grotesque et pitoyable, on parodie et pastiche des monuments littéraires. Pour casser toute illusion réaliste, Brecht choisit le « grand style » : il met dans la bouche des gangsters, dont certains ne sont que de petites frappes sans envergure, une langue sophistiquée. Il crée ainsi un effet de contraste, une tension entre la réalité menaçante et sa formulation poétique. Il introduit un deuxième niveau esthétique qui évoque avec force la théâtralité voulue du national-socialisme et de sa propagande, ostensiblement rattachée aux traditions culturelles pour s'en enorgueillir et les instrumentaliser. Mais l'entreprise ne s'arrête pas là. C'est comme s'il s'agissait d'inscrire le drame de la nation allemande (le Troisième Reich) dans le drame classique allemand, de montrer que la gangrène est si profonde qu'elle ronge la langue elle-même, et donc la poésie ou la pensée – cela rappelle la tentative de Klaus Mann, qui avait choisi d'écrire en anglais

parce que l'allemand était devenu pour lui la langue des nazis, dévoyée par les éructations de Hitler, et par conséquent définitivement perdue.

À ce système de transpositions et de références, à cette « double distanciation » (Chicago et ses gangsters d'un côté, la parodie d'une forme classique de l'autre), s'ajoutent aujourd'hui pour nous deux autres « distances » : celle du temps, et celle de la traduction. Nous ne sommes pas les lecteurs ou les spectateurs auxquels Brecht pensait – lui qui avait une conscience si affûtée du « public » – en écrivant *La Résistible Ascension d'Arturo Ui*. S'ils gardent toute leur acuité, les univers référentiels de la pièce ont perdu de leur actualité au fil des décennies. Une distanciation « naturelle » s'est mise en place par le seul passage du temps, et le texte français instaure à son tour un écart. Sans doute est-ce en ce point précis où les clés commencent à se perdre, où les mots traduits s'articulent selon un agencement générateur de nouvelles perspectives, de nouveaux étonnements, que l'entreprise brechtienne prend tout son sens : elle dévoile ainsi sa vocation pédagogique et politique générale, elle ouvre à d'autres « travestissements », selon la formule de Brecht, les transpositions initiales.

Pour que se déploie cet effet qui, fondamentalement, répond aux ambitions du théâtre épique (« Le théâtre épique ne reproduit [...] pas des états de choses, il les découvre »*), encore faut-il que les choix de traduction ne « tirent » pas abusivement le texte allemand dans un sens interprétatif ou dans un autre. Deux termes récurrents dans *La Résistible Ascension d'Arturo Ui* fournissent un exemple emblématique à cet égard : « Führer » et « Anschluss ». S'ils tiennent une place éminente dans la terminologie du Troisième Reich, ils font aussi partie du langage courant en allemand. Rien d'étonnant dès lors – rien d'innocent non plus – à ce qu'on les trouve sous la plume

* Walter Benjamin : op. cit., p. 22.

de Brecht dans le contexte de la Chicago des années 1920. Or en français, il en va tout autrement : ces termes sont connus, et pour ainsi dire intégrés dans la langue, mais uniquement en référence à la période nazie. Les laisser en allemand dans la traduction, c'est donc orienter le lecteur ou le spectateur vers une interprétation, souligner que l'on parle bel et bien de la montée en puissance de Hitler, et par conséquent privilégier la dimension documentaire par rapport à la distanciation. Les traduire, c'est courir le risque que disparaisse dans le flot du discours une clé explicite. C'est pourtant cette dernière option que nous avons retenue, privilégiant en cela la richesse de la parabole.

Un raisonnement de même nature – axé sur l'optique brechtienne – nous a amenés à la conclusion inverse en ce qui concerne le terme « Karfioltrust » : contrairement au premier traducteur, Armand Jacob, nous avons renoncé au « trust du chou-fleur » et choisi de garder le terme forgé par l'auteur. Loin de toute identification en effet, il s'agit dans le théâtre brechtien d'interpeller, de susciter l'interrogation, de donner l'impulsion et le temps de la réflexion en imprimant à la matière textuelle, comme autant d'interstices entre les « gestes » successifs, des coups d'arrêt où peut se loger la pensée critique. Pour cela, quoi de mieux que ce mot à la fois surprenant et tonique de « Karfioltrust », qui réunit un régionalisme (*Karfiol*, issu de l'italien *cavolfiore*, n'est guère employé pour désigner le chou-fleur qu'en Autriche et en Allemagne du Sud) et un anglicisme (*trust*) ? En français, on entend et comprend immédiatement qu'il s'agit d'un trust, mais on n'en sait pas plus – et finalement qu'importe au regard de l'enjeu, qui est de stimuler la capacité d'abstraction, en l'occurrence grâce à une énigme sémantique et une sorte de brutalité phonique qui paraissent, à elles seules, porteuses de menaces...

Ce choix concernant le « Karfioltrust » fut aussi dicté, avouons-le, par la longueur de la formulation correspondante

en français (« trust du chou-fleur »), difficile à insérer dans le « grand style » des vers iambiques. Ces derniers, qui reposent sur des pieds composés de deux syllabes, une brève et une longue, sont certes moins contraignants dans la forme que, par exemple, l'alexandrin auquel Armand Jacob avait cru bon de recourir, d'autant plus qu'ici ils sont le plus souvent « blancs », c'est-à-dire non rimés. Mais ils instaurent néanmoins une rythmique, comme une déambulation dans le texte, que nous avons cherché à restituer : un exercice complexe, notamment pour la traduction des paroles d'Arturo Ui dont la rugosité et les à-coups, après la célèbre « scène du comédien », cèdent insensiblement le pas à la fluidité et aux envolées propres à la démagogie, au pathos, au jargon, à tout ce jeu pervers sur les émotions dont vibre aujourd'hui comme hier la rhétorique des dictateurs.

Parvenus au terme de ce chantier, il restait à (re)examiner l'épilogue de la pièce, rendu célèbre en français par une traduction du dernier vers qui fait foi depuis plus d'un demi-siècle : « Le ventre est encore fécond, d'où a surgi la bête immonde. » Clore ainsi le texte par une image forte, la « bête immonde », qui si longtemps a fait mouche et parle encore avec tant de vérité, c'était tentant. C'était s'inscrire dans un continuum littéraire. Mais quid du texte brechtien, tout en évocations à demi-mots, où nulle bête immonde ne surgit, mais où « rampe », où « s'extirpe » un « ça » innommé parce qu'innommable ? Tirant les leçons des distances, nous avons choisi de mettre à mort la « bête immonde »...

Hélène Mauler et René Zahnd
Août 2012

TABLE DES MATIÈRES

LA RÉSISTIBLE ASCENSION D'ARTURO UI	5
NOTE POUR LA MISE EN SCÈNE	137
PROLOGUE (première version)	139
LEÇONS DES DISTANCES	143

BERTOLT BRECHT
ET L'ARCHE

THÉÂTRE COMPLET

TOME 1 (1919-1926)

Baal (Trad. par Guillevic) / *Tambours dans la nuit* (Trad. par Sylvie Muller) / *Dans la jungle des villes* (Trad. par Jean Jourdeuil et Sylvie Muller) / *La Vie d'Edouard II d'Angleterre* (Trad. par Jean Jourdeuil avec la collaboration de Sylvie Muller) / *Homme pour homme* (Trad. par Geneviève Serreau et Benno Besson) / *L'Enfant d'éléphant* (Trad. par Sylvie Muller)

TOME 2 (1928-1931)

L'Opéra de quat'sous (Trad. par Jean-Claude Hémary) / *Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny* (Trad. par Jean-Claude Hémary et Geneviève Serreau) / *Le Vol au-dessus de l'océan* (Trad. par Gilbert Badia) / *L'Importance d'être d'accord* (Trad. par Edouard Pfrimmer et Geneviève Serreau) / *Celui qui dit oui, celui qui dit non* / *La Décision* (Trad. par Edouard Pfrimmer) / *Sainte Jeanne des abattoirs* (Trad. par Gilbert Badia avec la collaboration de Claude Duchet)

TOME 3 (1930-1938)

L'Exception et la Règle (Trad. par Bernard Sobel et Jean Dufour) / *La Mère* (Trad. par Maurice Regnaut et André Steiger) / *Têtes rondes et Têtes pointues* (Trad. par Bernard Lortholary) / *Les Horaces et les Curiaces* (Trad. par André Gisselbrecht) / *Grand-peur et misère du III^e Reich* (Trad. par Maurice Regnaut et André Steiger)

TOME 4 (1937-1940)

Les Fusils de la mère Carrar (Trad. par Gilbert Badia) / *La Vie de Galilée* (Trad. par Armand Jacob et Edouard Pfrimmer) / *Mère Courage et ses enfants* (Trad. par Guillevic) / *La Bonne Âme du Se-Tchouan* (Trad. par Jeanne Stern)

TOME 5 (1939-1943)

Le Procès de Lucullus (Trad. par Michel Habart) / *Maître Puntila et son valet Matti* (Trad. par Michel Cadot) / *La Résistible Ascension d'Arturo Ui* (Trad. par Armand Jacob) / *Les Visions de Simone Ma-chard* (Trad. par André Gisselbrecht et Edouard Pfrimmer)

TOME 6 (1943-1954)

Schweyk dans la deuxième guerre mondiale (Trad. par André Gisselbrecht et Joël Lefebvre) / *Le Cercle de craie caucasien* (Trad. par Georges Proser) / *Les Jours de la Commune* (Trad. par Armand Jacob) / *Turandot ou le Congrès des blanchisseurs* (Trad. par Armand Jacob)

TOME 7 (1948-1953)

Adaptations : Antigone (Trad. par Maurice Regnaut) / *Le Précepteur* (Trad. par Armand Jacob et Ernest Sello) / *Coriolan* (Trad. par Michel Habart) / *Le Procès de Jeanne d'Arc à Rouen, 1431* (Trad. par Claude Yersin) / *Tambours et trompettes* (Trad. par Geneviève Serreau)

TOME 8 (1914-1950)

La Noce chez les petits bourgeois (Trad. par Jean-François Poirier) / *Six autres pièces en un acte : Le Mendiant ou Le Chien mort / Il débuse un démon* (Trad. par Edith Winkler) / *Lux in Tenebris* (Trad. par Maurice Regnaut) / *Le Coup de filet* (Trad. par Edith Winkler) / *Dansen / Combien coûte le fer ?* (Trad. par Bernard Lortholary) / *Les Sept Péchés capitaux des petits bourgeois* (Trad. par Edouard Pfrimmer) / *La Boutique de pain* (Trad. par Jean-François Poirier) / *Sept autres fragments / Annexes* (Trad. par Michel Habart et Michel Cadot)

EN ÉDITION SÉPARÉE

Antigone

Trad. par Maurice Regnaut

Baal

Trad. par Guillevic

La Bonne Âme du Se-Tchouan

Trad. par Marie-Paule Ramo avec la collaboration de Dorothée Decoene

Le Cercle de craie caucasien

Trad. par Georges Proser

Dans la jungle des villes

Trad. par Stéphane Braunschweig

Le Débit de pain / Rien à tirer de rien

Trad. par Maurice Regnaut

Dialogues d'exilés

Trad. par Gilbert Badia et Jean Baudrillard

Don Juan, d'après Molière

Trad. par Michel Cadot

Fatzer, fragment

Montage de Heiner Müller. Trad. par François Rey

Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny

Trad. par Jean-Claude Hémerly

Grand-peur et misère du III^e Reich

Trad. par Pierre Vesperini

Édition annotée avec scènes inédites en français, notes et postface

Un homme est un homme

Trad. par Bernard Chartreux, Eberhard Spreng et Jean-Pierre Vincent

Jean la Chance et autres inédits

Trad. par Bernard Banoun et Marielle Silhouette

Maître Puntila et son valet Matti

Trad. par Michel Cadot

Mère Courage et ses enfants

Trad. par Guillevic

La Noce

Trad. Magali Rigaiïl

La Noce chez les petits bourgeois

Trad. par Jean-François Poirier

Le Mendiant ou le Chien mort

Il débusque un démon

Trad. par Édith Winkler

Lux in Tenebris

Trad. par Maurice Regnaut

L'Opéra de quat'sous

Trad. par Jean-Claude Hémary

Sainte Jeanne des abattoirs

Trad. par Gilbert Badia avec la collaboration de Claude Duchet

Schweyk dans la Deuxième Guerre mondiale

Trad. par Louis-Charles Sirjacq

Les Sept péchés capitaux

Trad. par Edouard Pfrimmer

Tambours dans la nuit

Trad. par Hélène Mauler et René Zahnd

Têtes rondes et Têtes pointues

Trad. par Ruth Orthmann et Eloi Recoing

La Vie de Galilée

Trad. par Eloi Recoing

Les poèmes, les essais et la prose de Bertolt Brecht sont également publiés par L'Arche. Les titres disponibles sont mentionnés dans notre Catalogue général.

EN ROMAN GRAPHIQUE

Histoires de monsieur Keuner

Illustrations de Ulf K.

Traduction par Rudolf Rach et Claire Stavaux

La Résistible Ascension d'Arturo Ui

Illustrations de Simon Benattar-Bourgeay